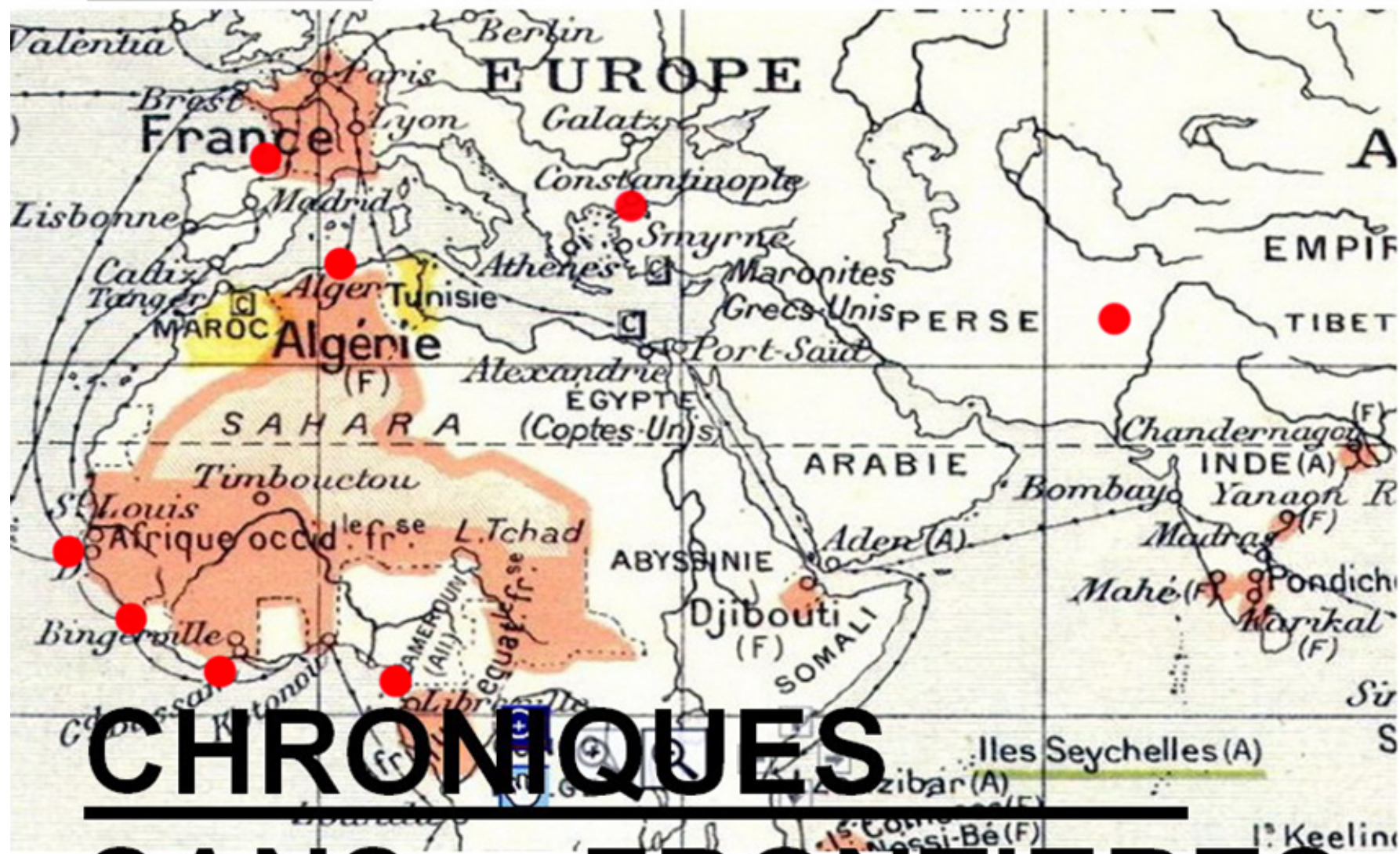


AFRIQUE



CHRONIQUES

SANS FRONTIERES

SOMMAIRE GENERAL

Page

<i>INTRODUCTION</i>	7
<i>DES COUSINS EN AFRIQUE</i>	9
<i>LES PEULS DU FOUTA-DJALON</i>	14
<i>MON NID DE DIALLOS</i>	18
<i>LE BANC D'ŒUVRE DE LA CATHEDRALE DE BAYONNE</i>	25
<i>CONFESSION</i>	27
<i>INDUSTRIE INDUSTRIALISANTE (SOUVENIRS D'ALGERIE)</i>	31
<i>AU CAMEROUN NEO-COLONIAL</i>	39
<i>LE PORT DE DOUALA ET LE CHEMIN DE FER DU CAMEROUN</i>	43
<i>VOYAGE ORGANISE À PESHAWAR</i>	47

Introduction

J'ai cherché dans les quelques pages qui suivent à rassembler des « histoires de famille » éparses de la génération dont Michel Destribats est l'aîné. Elles font, en quelque sorte, suite à ses « Chroniques Bayonnaises » bien que Bayonne y soit peu présent... Bayonne existe aussi par ses « émigrés » et elle est présente un peu partout dans ces évocations.

Elles sont surtout axées sur des aventures familiales vécues par un trio de cousins qui se retrouvèrent pendant des années autour de projets de développement principalement en Afrique. L'un d'eux, Dominique Tajan, qui était sans doute le plus apte à raconter des histoires, nous a quitté brusquement il y a un an. Il racontait ses histoires avec une gouaille qu'il tenait sans doute de son grand-père. Je l'avais poussé à les coucher sur le papier avec quelques succès. On les découvrira ci-dessous, mais la plupart se sont envolées avec lui. C'est regrettable mais c'est avant tout Dominique lui-même, que nous regrettons...

Ces « histoires » ont pour cadre principal cette Afrique où nous avons partagé maintes aventures, rarement ensemble physiquement mais toujours liés par les projets que nous poussions ensemble, en Algérie puis en Afrique Noire. En Afrique de l'Ouest principalement où Michel était comme un poisson dans l'eau dans « son » Sénégal pour lequel il a tant œuvré tout au long de sa carrière. Une fois, une fois seulement nous nous sommes retrouvés tous les trois en Guinée où Dominique résidait, Michel venant de l'ouest et moi de l'est pour un pèlerinage à Kindia où Loulou avait fait ses premières armes, comme il est attesté ci-dessous dans « Des cousins en Afrique ».

Nous nous sommes retrouvés ensemble, en Algérie où Dominique a pris ma suite dans la réalisation des chantiers de constructions industrielles que le Gouvernement Algérien nous avait confié. A cette occasion, j'ai évoqué plus loin mon effroi rétrospectif dans « Industrie Industrialisante », devant les énormes responsabilités que les Algériens nous confiaient dans les choix de stratégie de développement au titre de notre prétendue expérience, mais ma plume a glissé et plutôt que de ressasser un tel effroi c'est la cocasserie de quelques situations qui est évoquée avec une grande émotion rétrospective.

Au Cameroun où j'ai sans doute vécu la plus belle aventure de développement en compagnie d'autres « aventuriers » qui me sont restés très proches et finalement, plus récemment, une dernière aventure, toujours accompagné par Michel, elle commence à Abidjan et se termine, en dehors de l'Afrique, dans la partie la plus chahutée de l'Islam actuel à « Peshawar ».

DES COUSINS EN AFRIQUE

Il y a quelques années Michel Destribats relatait une rencontre entre quelques cousins « bayonnais », située en Afrique. Des enquêteurs scrupuleux ont cherché à comprendre ce qu'ils pouvaient bien y faire et c'est le résultat de leurs enquêtes encore très partielles que nous reproduisons ci-dessous. Mais laissons d'abord la parole à Michel...

1 - Les Postes guinéennes

Nous avons déjà rencontré Louis DESTRIBATS dans le Palmarès de l'année scolaire 1919 de Saint-Louis de Gonzague à Bayonne et comme destinataire de la lettre d'Alfred TAJAN que nous avons abondamment citée pages 31 et suivantes du Tome I des CHRONIQUES BAYONNAISES. Cette lettre était adressée au Médecin Lieutenant Louis DESTRIBATS, Kindia, Guinée Française, AOF.

Le même Louis DESTRIBATS, que nous appellerons dorénavant souvent Loulou comme l'usage généralisé nous l'impose, recevait cinquante ans plus tard alors qu'il habitait Biarritz le telex reproduit ci-après :

STERN

CONAKRY 4R 25 165R

MEDECIN LIEUTENANT L DESTRIBATS CHEF M BOUTINEAJ VILLA MORIN AVENUE
MARECHAL FOCH BIARRITZ 64
FRANCE

STERN

ARRIVONS DE KINDIA MAIS PRETS A Y REVENIR SI TU AS OUBLIE QUELQUE
CHOSE OU MESSAGE A TRANSMETTRE STOP AFFECTUEUSEMENT
DOMINIQUE TAJAN FRANCOIS
DUCOS MICHEL DESTRIBATJ

Il était signé de trois cousins issus de germains () :*

Dominique TAJAN,

François DUCOS

et Michel DESTRIBATS

qui, dans le cadre un peu aménagé de leur travail avaient de Conakry fait une balade à Kindia.

Les Postes guinéennes avaient donc bien fonctionné. Les Postes françaises aussi , avec d'autant plus de mérite qu'il n'y avait plus depuis longtemps de Médecin-Lieutenant DESTRIBATS.

Louis DESTRIBATS répondit aussitôt mais, si son télégramme parvint à Conakry il ne fut pas distribué, et s'il fut distribué on ne sait où, les signataires du telex ayant négligé d'indiquer leur adresse. Comme quoi on peut descendre d'une bonne famille et n'avoir pas beaucoup de cervelle. Heureusement Loulou gardait la copie manuscrite de tout son courrier, voici ce qu'il répondit dans un style militaire et, contrairement à ses affirmations, ni amorti, ni amolli :

(*) Pour les débutants le tableau simplifié suivant n'est peut-être pas inutile, pour le complément se reporter à l'Atlas familial :

Alfred TAJAN & Marie DOUSDEBES

André	Gabrielle DESTRIBATS	Jacques	Marguerite DUCOS	Pierre
.....	Alfred Louis Paul	Francis
.....	Michel François	Dominique

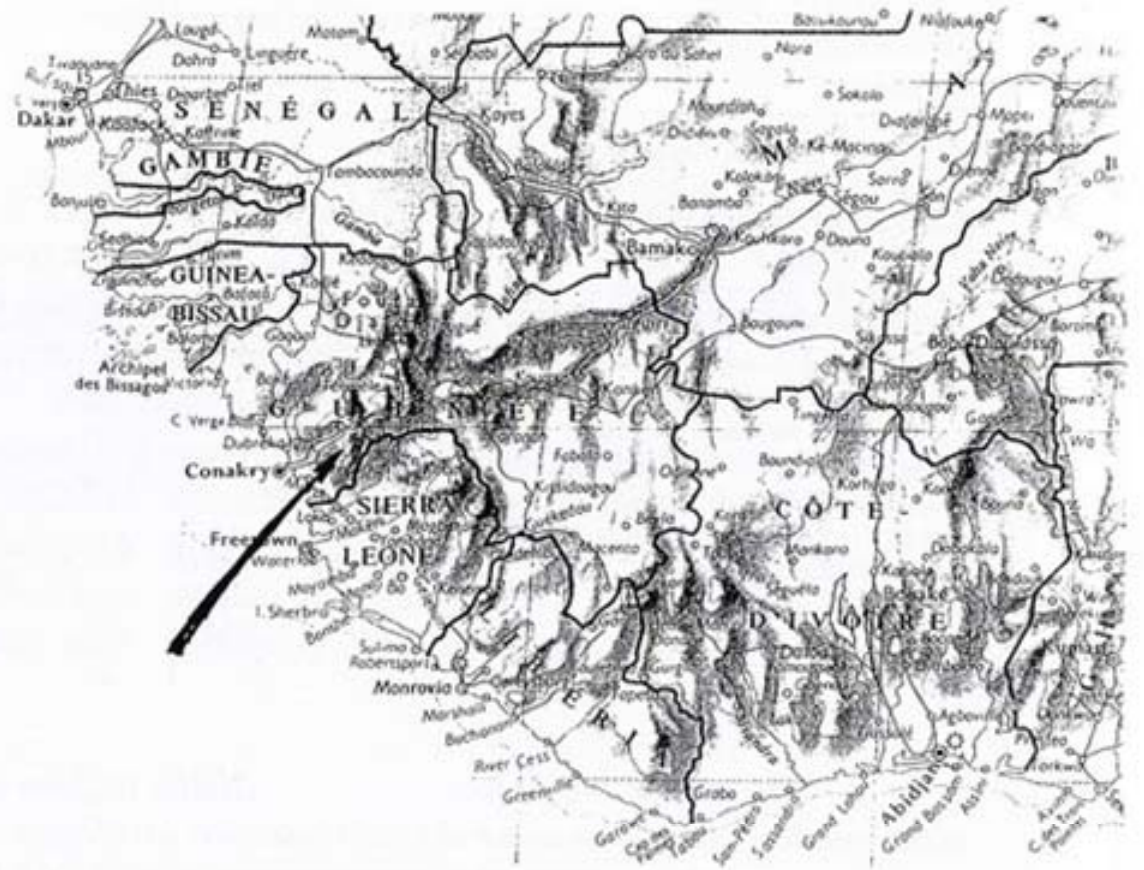
M é d e c i n Général
DESTRI BATS à Mission
Destribats, Ducos, Tajan à
Conakry

"Vous remercie votre
message stop Aucun oubli à
Kindia stop Y a cependant
perdu grade lieutenant et 25
ans d'âge stop Vous
demande les récupérer s'il
est possible et vous me les
rendrez stop Sinon
abandonner recherches
compte tenu grade en
progression satisfaisante et
années d'âge complètement
amorties et amollies stop
affectueusement fin."

Médecin général DESTRI BATS -
à Kindia Destribats - Ducos - Tajan
à Conakry -
Vous remercie ^{votre} message ~~de~~ stop - Aucun oubli à Kindia - stop -
Y a cependant perdu grade lieutenant et 25 ans d'âge -
stop - ~~Je vous demande~~ vous demande les récupérer s'il
est possible ~~fin~~ et vous me les rendrez - stop - Sinon ~~abandonner~~
abandonner recherches compte tenu grade en progression satisfaisante -
années d'âge complètement amorties et amollies -
stop - affectueusement - fin -
*

Outre les "missionnaires", Kindia aujourd'hui raccordé à Conakry par une route convenable eut l'honneur de voir passer quelques années après l'échange de courrier que nous venons de rapporter Dominique BOUTINEAU et Jean DESTRI BATS. Mais comme tout le monde n'est pas obligé de savoir où est Kindia la carte de la page suivante n'est peut-être pas sans utilité.

*Les plus ignorants n'ayant
maintenant plus d'excuse, pour-
suivons.*



Michel DESTRIKATS

Mais que diable faisaient-ils en Afrique ? C'est une question légitime. Loulou était médecin et militaire il est donc facile d'imaginer ses occupations...mais les autres, les Destribats, Ducos et autres Tajan que pouvaient-ils bien y faire et de surcroît y faire ensemble, puisqu'on apprend qu'ils s'y retrouvaient...pour quel motif ?...dans quel but ?...pour quel trafic ?...Notre enquête nous a permis de rassembler quelques éléments de réponse encore fragmentaires, mais c'est un début et toute recherche généalogique demande du temps et de la patience. La nôtre n'a pas la prétention d'avoir encore atteint son objectif, mais nous ne manquerons pas de vous faire connaître les résultats de nos enquêtes au fur et à mesure de l'avancement de nos travaux. Nous pensons pouvoir affirmer qu'ils y étaient à la recherche de médailles et de médaillés et plus précisément de médailles militaires, sans doute liées aux troupes coloniales.

Première certitude : Michel fut décoré de l'Ordre du Lion équivalent sénégalais de notre Légion d'Honneur pour le remercier du constant attachement qu'il manifesta au Sénégal.

Pour les autres, les Ducos et autres Tajan, nous avons retrouvé quelques documents qui sont évocateurs de leurs activités. Nous les livrons ci-dessous sous forme dactylographiée, les documents d'origine ayant été tellement malmenés par le temps que leur exploitation en l'état risquerait de les détériorer à tout jamais. Le premier document retrouvé dans les carnets de voyage de François DUCOS évoque les Peuls du Fouta Djallon ; le second a été retrouvé dans une cantine de retour de chantier portant l'étiquette Dom... TAJAN (le reste du prénom est illisible). Nous vous les laissons découvrir.

LES PEULS DU FOUTA-DJALON

C'était en 1974, Giscard-d'Estaing venait d'être élu Président de la République de justesse...

J'étais à Alger quand on me confia une mission de reconnaissance en Guinée à Conakry. Un certain Mr Collet résidant dans cet aimable port de pêche nous assurait qu'il était à même de nous ouvrir les portes de la Guinée (voire plus si affinités). C'était la Guinée d'un Sékou Touré sur le déclin, qui cherchait à s'ouvrir à l'Occident ou du moins à sa partie la plus tendre, l'Union Européenne d'alors.

Sous l'égide du Fond Européen de Développement je débarquais donc à Conakry, sans visa. Il faut préciser que les relations diplomatiques avec la France avaient été rompues depuis que le même Sékou Touré avait hautainement refusé le bras tendu de la Coopération par de Gaulle à l'issue de la décolonisation à la fin des années 50.

Les autorisations de séjour des Français s'obtenaient donc sur place, grâce à des formalités qui relevaient plus de l'arbitraire marxiste-scientifique-africain, que des habituels accueils de ce continent, d'autant plus chaleureux qu'ils sont accompagnés de petits cadeaux. La police des frontières confisquait, en effet, systématiquement les passeports et ne les remettaient à l'intéressé qu'après qu'il eut quitté définitivement le pays à la passerelle de l'avion.

J'obtins néanmoins aisément l'autorisation de séjour; ma chance fut sans doute due à plusieurs facteurs :

- j'arrivais par Air Algérie, qui venait à peine d'ouvrir une ligne avec Conakry et je dois à la vérité de dire que nous étions bien moins nombreux comme passagers que le personnel de bord, puisque mon seul compagnon de voyage était le Trésorier Payeur Général de l'Ambassade de France à Alger chargé par le Quai d'Orsay d'aller faire une enquête sur place en vue, sans doute, d'une reprise éventuelle des relations diplomatiques entre la France et la Guinée. Sa compagnie fut fort agréable, rassurante et fort utile pour le restant de mon séjour, comme on le verra par la suite.

- j'avais une vague lettre de recommandation du FED à Bruxelles.

- et surtout j'étais attendu par le sieur Collet capable à ses dires de débrouiller n'importe quelle situation locale avec maestria.

Je fus donc admis à pénétrer en Guinée, mon passeport étant resté à l'Aviation (je confirme en passant, qu'il s'agit bien du terme exact par lequel on doit désigner en Afrique tout endroit susceptible de recevoir un avion à l'atterrissage comme au décollage et, ce, quel que soit l'état de la piste !). Nous attaquons l'Autoroute Infinie de l'Histoire, qui disputait à l'Aviation la qualité de ses pistes, pour arriver à l'Hôtel de l'Indépendance qui en des temps coloniaux avait eu ses heures de gloire sous le nom d'Hôtel de France. Il avait, lui aussi, beaucoup souffert de la décolonisation...J'ai le souvenir ému d'un téléphone mural supposé me relier à un hypothétique standard, dont on était en droit d'attendre toutes les douceurs, mais dont le combiné n'était prolongé que par un entre las de fils qui le transformait en téléphone portable d'aujourd'hui sans qu'il en ait encore acquis la technologie. Et surtout d'une douche qui lorsqu'on avait acquis la maîtrise de la température distillait une eau si parcimonieuse et surtout distribuée de façon si aléatoire qu'il eu mieux valu s'exposer au balcon dans le plus simple appareil en conjurant les dieux locaux des orages tropicaux.

Bref, j'étais à Conakry fier d'y défendre nos couleurs, celles des jeunes et enthousiastes éclaireurs de ce continent qui grâce à notre connaissance du terrain allions pouvoir aider les Bailleurs de Fonds dans leurs tâches de développement.

Dès le frugal petit déjeuner du lendemain je retrouvais mon Trésorier Payeur Général, qui avait déjà organisé pour le week-end suivant une virée dans le Fouta-Djalon pour recenser les Anciens Combattants (nombreux, notamment chez les Peuls que l'on avait de tout temps assimilés aux Tirailleurs Sénégalais). La République précautionneuse avait en effet bloqué les retraites des Anciens Combattants Guinéens en leur faisant porter intérêt pour pouvoir les leur remettre dès que les relations entre les deux pays le permettraient. Il m'invitait à l'accompagner et, bien évidemment, je sautais sur l'occasion qui me permettait de visiter, de cette instructive

façon, une des contrées les plus réputées de l'Afrique de l'Ouest par sa géographie autant que par ses habitants, d'autant que je n'avais encore fixé aucun calendrier avec Collet.

Dès le vendredi matin, en rognant un peu sur ma laborieuse semaine de travail (qui, entre nous, n'a jamais eu beaucoup de sens dans ces circonstances) nous partîmes à l'aventure, officielle pour lui, plus aménagée pour moi. Je crois qu'il m'avait affublé du prestigieux grade de Trésorier Payeur Adjoint que nous n'avons jamais eu l'opportunité d'exhiber. C'est dans un confortable véhicule prêté par la Délégation locale de la CEE (en avance de plus de 2 ans par rapport à la France) que nous entreprîmes la traversée des grandes zones forestières côtières pour atteindre en fin de journée les prémisses du Fouta-Djalou.

Mes propos ne sont pas une description géographique savante, je me contenterai de vous préciser que les plateaux du Fouta-Djalou diffèrent au moins autant du pays Soussou que les pré-Pyrénées de la forêt Guatémaltèque. Bref on arrive là-haut avec une sensation de fraîcheur et de dégagement, dans une ambiance d'ouverture, que seuls les grands espaces peuvent induire. Sur le plan humain ces régions sont habitées majoritairement par les Peuls, race fière de bergers nomades qui a essaimé dans tout le Sahel. Ce sont eux, avec les Ouolofs, Sérère et Toucouleurs du Sénégal mais aussi les Malinkés de Guinée et les Dioula de Côte-d'Ivoire, bref tous les Mandingues d'Afrique de l'Ouest qui ont fourni les grands contingents des armées coloniales qui de la Marne à l'Indochine se sont battues sous le drapeau tricolore.

Excusez les accents patriotiques de cet arrière petit fils de capitaine et petit fils de colonel, n'ayant jamais servi sous aucun drapeau et accordez-lui l'émotion rétrospective de ses souvenirs...

Car lorsque nous arrivâmes dans les moindres petits villages de notre parcours nous eûmes droit au même spectacle.

Je ne sais quel tam-tam magique avait annoncé notre arrivée, mais partout au centre du village nous attendaient, parfaitement alignés, les Anciens Combattants en grand boubou blanc décorations magnifiquement exhibées sur leurs poitrines, et moi qui n'ai jamais su distinguer la Croix de Guerre de celle du Mérite ou de la

Légion d'Honneur, je n'ai vu qu'elles pendant les jours suivants, magnifiques tâches rouges fichées sur nos tirailleurs, raides comme des piquets en noir et blanc.

Et ils pleuraient, ils disaient : « Alors, c'est fini, la France va revenir... » Paroles tellement lourdes de sens quand on sait ce que la dictature de Sékou Touré et sa bande de bouchers tyranniques avait fait vivre aux fiers Peuls du Fouta-Djalon.

Et moi, au milieu de tout ça, moi qui n'y étais pour rien, qui n'aurais jamais imaginé pareille situation la veille, je m'entendais dire du haut de ma glorieuse position de Trésorier Payeur Adjoint : « Mais oui, mon brave, c'est fini, on est là... »

François DUCOS

MON NID DE DIALLOS

C'était en 1983, je travaillais en Afrique, en Guinée, à Conakry. J'habitais une maison dans un quartier populaire situé près de l'Aviation (appellation contrôlée donnée du temps de la colonisation aux aéroports). Comme certains Européens privilégiés j'avais à mon service :

- un chauffeur*
- un cuisinier*
- un blanchisseur*
- un gardien de jour*
- deux gardiens de nuit*

Bref, une petite PME au service de ma personne !

En réalité ce personnel domestique important ne se justifiait que parce que j'avais des collègues de travail qui travaillaient en brousse et qui venaient parfois à Conakry. Certains de mes Patrons parisiens également effectuaient de courts séjours dans la capitale Guinéenne et il était plus économique et confortable pour eux de les prendre en charge plutôt que de les « installer » à l'hôtel. Le reste du temps, le confort de ma personne représentant une charge assez modeste pour tous ces « spécialistes », ils passaient beaucoup de temps sous l'arbre à palabres : le manguié situé au milieu de la cour.

LE CHAUFFEUR :

Diallo, avait donc en charge l'entretien de mon véhicule : un Nissan Patrol turbo diesel 4x4 châssis long ; les connaisseurs apprécieront ! C'était un engin très confortable pour les voyages en brousse : je me rendais une

fois par mois à Kouroussa, un village situé au bord du fleuve Niger, à la frontière du Mali à environ 800 km de Conakry. En fonction de l'état de la piste, le voyage pouvait durer entre 13h et 48 h.

Mon chauffeur et moi partions le matin très tôt de la maison. Mais avant de partir, il avait soin de vérifier les niveaux du moteur. Il faisait nuit et comme nous n'avions pas d'électricité, nous nous éclairions avec une lampe de poche que Diallo et tous ses frères d'Afrique francophone appellent « torche ». J'étais donc chargé de tenir la torche pendant que Diallo contrôlait les jauges. Mes incompétences en mécanique faisaient que je n'éclairais jamais le bon endroit. Alors Diallo, agacé, m'agrippait la main qui tenait la torche et me disait : « Patron, torche moi là ! »

C'est ainsi que je le « torchais » consciencieusement une fois par mois !

LE CUISINIER :

Un autre Diallo avait longtemps travaillé dans l'armée de Sékou Touré comme...palefrenier et m'appelait : « Mon Général ! ». Tous les matins, j'avais droit au salut militaire réglementaire auquel il manquait seulement le claquement de talons. Et pour cause, il marchait pieds nus !

La préparation du petit déjeuner était un peu longue car il fallait : débiter le bois, allumer le feu et attendre qu'il y ait des braises pour placer la casserole entre deux pierres. Sans gaz ni électricité, mais avec des allumettes, il fallait de l'imagination pour se croire au Ritz !

Après le contact radio quotidien avec Kouroussa, où travaillaient mes collègues nous partions en ville avec Diallo le chauffeur et nous déposions Diallo le cuisinier au marché.

Quand mes patrons de Paris venaient, je m'investissais un peu dans l'intendance. J'expliquais au cuisinier que nous avions 10 personnes à dîner et qu'il fallait qu'il prépare un mouton .Une fois mes instructions données, je m'assurais qu'elles avaient été bien comprises :

- Tu as bien compris, Diallo ?*
- Oui, Patron.*

- *Bon je te ré explique...*

En effet, mon expérience africaine m'avait appris qu'une réponse aussi courte et rapide était la preuve que le message n'était pas passé et que par conséquent je m'étais mal exprimé :

- *Bon Diallo, je recommence .Voilà un million de syllis (la monnaie locale) pour acheter le mouton au marché; tu tires le mouton jusqu' à la maison, tu égorges le mouton dans la cour et pas dans la cuisine, tu enlèves les tripes, tu peux garder la peau pour faire le tapis de prière , tu allumes le feu et tu fais cuire le mouton parce que ce soir il y a 10 Blancs qui viennent manger ! Maintenant répète.*
- *J'y bien compris patron; j'y peux manger les yeux et garder la tête et les tuyaux pour les enfants ?*

A moitié rassuré, je partais pour la journée en craignant de me retrouver la maison pleine ...de Patrons et rien pour le dîner, parce queDiallo n'aurait pas fait cuire le mouton !

Le soir, en rentrant avec mes invités par « la Route Infinie de l'Histoire » (nom authentique de la rocade autour de Conakry ainsi baptisée par Sékou Touré) je scrutais le ciel pour chercher les seuls éléments qui pouvaient me rassurer: un vol de vautours qui planaient au dessus du quartier en attendant que Diallo veuille bien leurs laisser ce qu'il ne gardait pas du mouton. A ce moment là, je savais qu'au moins la bête avait été dépecée.

LE BLANCHISSEUR ET LE GARDIEN DE JOUR:

Y a t il une incongruité a employer un blanchisseur en Afrique noire ?

Non, sauf que n'avoir que deux chemises et un slip par jour à laver ça aurait pu faire pâlir d'envie celui du...Ritz !

Je sens que je m'é gare !!! Venons en à mon blanchisseur, qui était, sans doute, aussi un Diallo!

Mon blanchisseur, donc, que ses temps libres poussaient à la méditation, passait beaucoup de temps en compagnie du gardien sous l'arbre à palabre.

Les conversations se tenaient en Malinké, en Peul ou en « petit nègre » le dialecte français le plus répandu d'Afrique Noire.

Extrait d'une conversation :

- *Ah mon Frère, j'ai gagné la fatigue (voir le fatiguement !)*
- *Tu as trop duré au travail ?*
- *Non ; hier j'ai pris mon pied la route pour visiter le famille dans le brousse avec mon 2^e femme et le fils de mon père.*
- *Ton grand frère, le noir teint clair ?*
- *Non, le petit fils de la 2^e femme de mon père, le foncé avec les lunettes de soleil !*
- *Tu as voyagé dans le car rapide ?*
- *Non, j'ai gagné le taxi brousse, une pigeo bachée. J'y vu sur le route un asquidant très grave : un gros camion et une mobylette*
- *Hé,Hé !*
- *Ils étaient 2 sur le mobylette*
- *Hé,Hé !*
- *Ya na un qui l'était garanti, l'autre...définitif !!!*

(Traduction : sur les 2 occupants de la mobylette, l'un était gravement blessé et l'autre mort sur le coup)

LES GARDIENS DE NUIT:

Mon premier contact avec un de mes gardiens de nuit a failli tourner court : en effet le jour de son embauche ou plutôt la nuit de son embauche, sa première préoccupation a été de savoir où il allait dormir. J'ai donc du lui préciser les conditions de notre future collaboration qui consistait, pour lui, à rester essentiellement éveillé !

C'est donc au cours d'une de ses nuits de veille qui correspondait à une de mes insomnies qu'il me conta cette histoire :

Diallo, c'était le nom de ce gardien de nuit, avait fait la guerre en Indochine avec le Général de..., qui pour le récompenser de son courage l'avait décoré. Malheureusement, sa case en brousse ayant brûlé, il avait perdu la Médaille Militaire et la Médaille du Tonkin que le Général de...lui avait remises.

Renseignements pris auprès de quelques Médaillés de la Famille, je me fais expédier quelques mois plus tard par mon Siège parisien les médailles en question.

J'informe Diallo que le Général de...est de passage à Conakry et serait heureux de lui remettre à nouveau les médailles.

Vous pouvez imaginer la joie de ce garçon qui allait retrouver la fierté du soldat qu'il avait été avant de devenir ...gardien de nuit.

Le jour et l'heure de la remise des décorations sont arrêtés. Tout mon personnel est présent y compris mes collègues blancs. La cour est aussi bien rangée que celle d'une caserne militaire, nous laissons grandes ouvertes les portes donnant sur la rue en prenant soin de contenir la foule à l'extérieur. Petit incident de dernière minute (en fait scénario prévu de longue date) : le Général de... n'a pas pu se libérer, mais m'a chargé de remettre les décoration à Diallo.

Le Récipiendaire arrive en grande tenue de cérémonie: chapeau de paille, chemise blanche un peu froissée, pantalon blanc un peu rapiécé, baskets blanches lacées avec de la ficelle...

Moi, j'ai ma tenue habituelle de patron : tee-shirt, short et tongs...

Le buffet d'après la Cérémonie est dressé sur les tables : cacahuètes, bananes, ananas, coca cola et bières pour les Blancs.

Diallo chauffeur, au garde à vous, à coté de moi, tient le coussin avec les médailles exposées.

Alors que Diallo gardien se tient devant moi dans un garde à vous émouvant, je prononce quelques mots excusant l'absence du Général de... et rappelant les valeurs fondamentales de l'Honneur, de la Patrie, du Courage et de l'Entente (cordiale) Franco-Guinéenne...

J'ai un peu honte de cette parodie de cérémonie, surtout en pensant à mon Père et mes Grands Pères; mais il faut aller jusqu'au bout car l'assistance est attentive et recueillie. Je me suis donc entendu dire: «Au non du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui auraient du m'être conférés, je te remets Diallo la médaille..... »

Accolades, embrassades et applaudissements...

Le coca et la bière ont coulé à flot ainsi que les larmes d'émotion de Diallo...

La fin de l'histoire est plus triste, car un mois plus tard j'ai été obligé de me séparer de Diallo gardien. Sa faute : il s'était endormi, laissant entrer les cambrioleurs dans la maison. Le soldat qu'il avait été a accepté la sanction, le doigt sur la couture du pantalon rapiécé.

Quelques lecteurs perspicaces ont pu s'apercevoir que « Diallo » est un nom assez répandu en Guinée et moi-même j'étais tombé sur un véritable nid de Diallos. C'est ce qui m'a valu un jour de recevoir le message suivant remis par un coursier à qui je n'ai pas osé demander le nom:

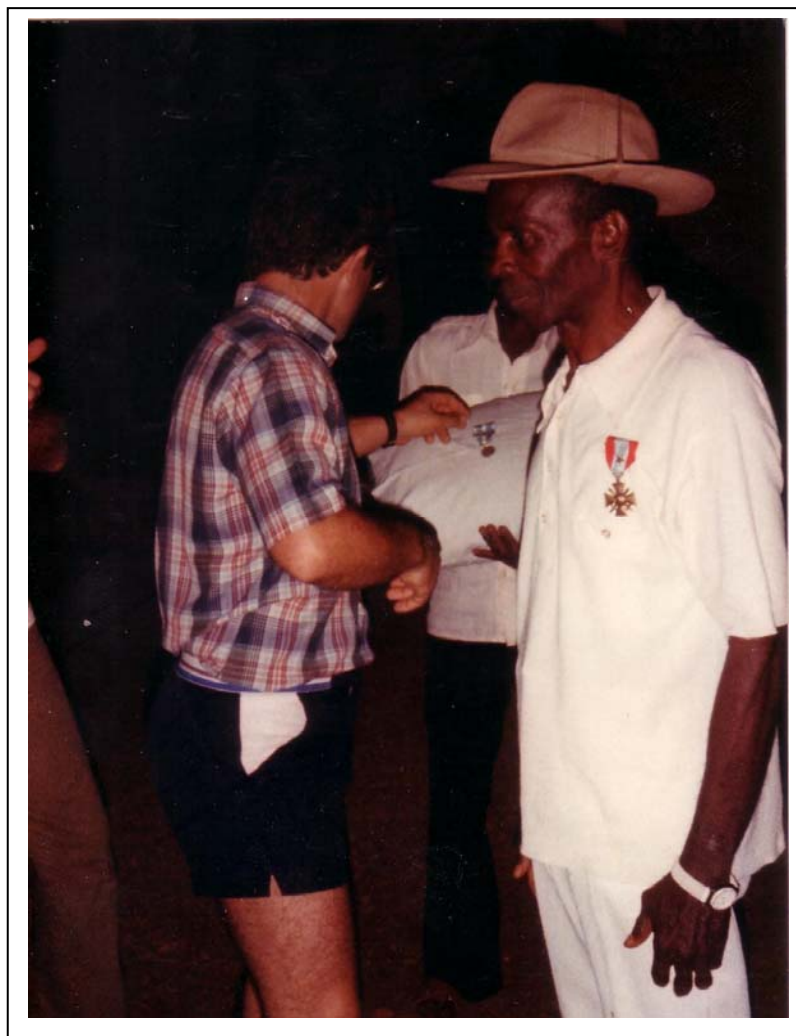
«Diallo a fait un accident avec Diallo sur la route de Kouroussa en allant chercher Diallo »

Signé : Diallo

Dominique TAJAN

DERNIERE MINUTE :

Nous avons retrouvé dans une autre cantine des photos de chantier et extrait deux d'entre elles qui semblent correspondre à l'évènement susmentionné, nous les reproduisons en l'état, malgré leur qualité moyenne et leur négritude forcée. Il semble que Diallo pourrait être le Noir vêtu de blanc et Dominique Tajan le Blanc vêtu de noir.



LE BANC D'ŒUVRE DE LA CATHEDRALE DE BAYONNE

Un banc d'œuvre était un banc installé sur une estrade située au milieu de la nef d'une cathédrale. Son usage était en général réservé aux « bienfaiteurs » de la cathédrale, qui en avaient la jouissance exclusive pendant les offices, situation privilégiée au regard du reste de la communauté.

Mon grand-père, Pierre TAJAN, était parmi les quelques heureux bienfaiteurs de Bayonne et avait donc sa place réservée sur le banc d'œuvre. Il avait succédé à cette place à son père, qui lui-même, peut-être...

Etant enfant, je me souviens de m'y être assis à côté de lui. Cette position surélevée me donnait un point de vue inespéré à mon jeune âge mais m'obligeait à une tenue exemplaire car nos faits et gestes étaient épiés. Ce privilège s'est maintenu jusqu'aux années 60, période à laquelle, le clergé, sous la pression populaire, sans doute, a décidé de supprimer le banc d'œuvre.

On imagine aisément l'incompréhension de mon grand père et sa juste colère. Ses interventions à haut niveau n'y changèrent rien... Le meuble fut donc remisé dans une pièce obscure de la cathédrale réservée à toutes les « reliques » devenues inutiles mais que l'on n'ose pas éliminer compte tenu de leur caractère quasi-sacré.

40 ans plus tard, en 2000, je dirige l'entreprise Limouzin : vieille entreprise bordelaise créée en 1836 et spécialisée dans la restauration de monuments historiques en charpente et en menuiserie bois. Nous sommes chargés par les Affaires Culturelles de restaurer des stalles de la Cathédrale de Bayonne, initialement installées dans le chœur de la cathédrale et finalement mises en caisses dans les années 50.



Ces stalles, selon la volonté de l'architecte en chef des Monuments Historiques doivent être disposées dans la chapelle Saint Sacrement située sur le bas-côté droit de la cathédrale. Alors que le travail demandé est pratiquement achevé, les Chanoines, utilisateurs de la chapelle et l'architecte constatent qu'il manque des sièges en vis à vis des stalles, afin d'assurer l'harmonie de l'ensemble et on me demande de fabriquer une estrade et un banc.

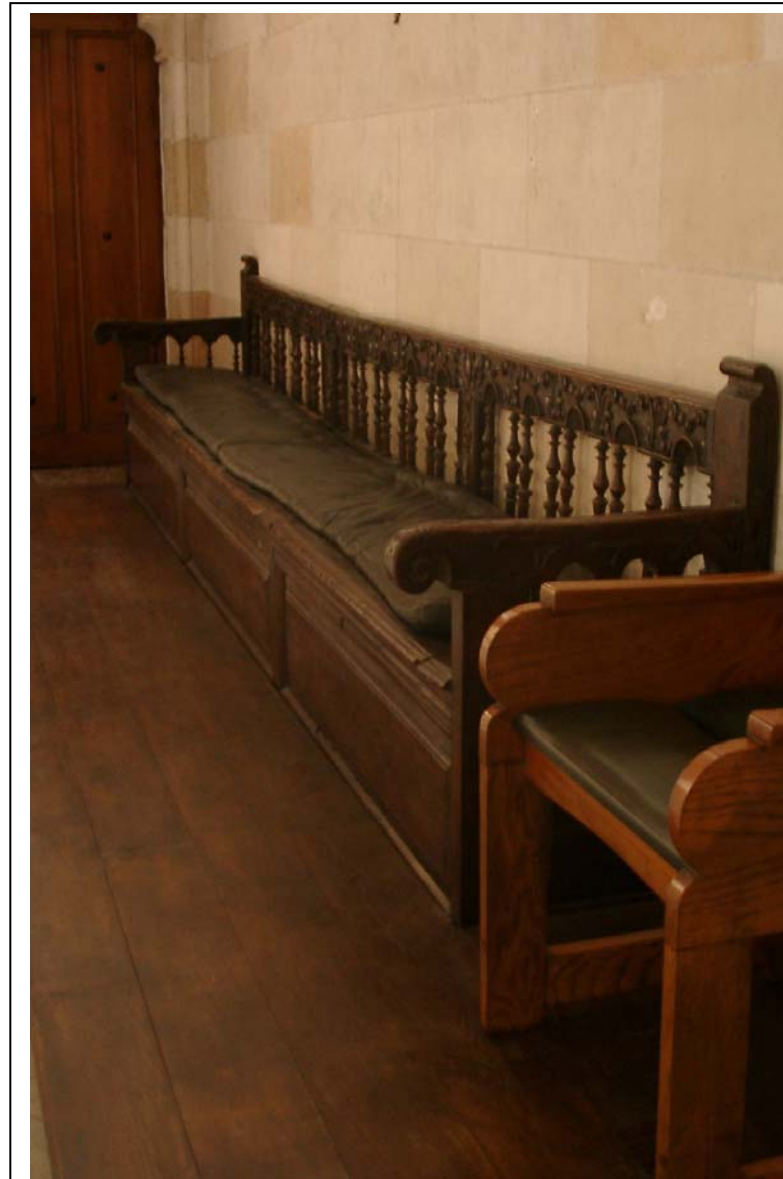
C'est alors que me revint en mémoire l'histoire du banc d'œuvre de mon grand-père. Avec l'aide du sacristain, je fouille tous les recoins de la cathédrale et je retrouve enfin le fameux banc que j'étais sans doute seul à pouvoir reconnaître, même si sa taille s'était réduite par rapport à celle restée gravée dans ma mémoire de gamin.

J'ai donc rapporté le banc d'œuvre dans nos ateliers pour lui redonner son lustre d'antan. Je l'ai ensuite disposé dans la chapelle à la satisfaction de tout le monde en faisant à travers les voûtes, un clin d'œil à mon grand-père afin qu'il sache que j'avais réparé l'injustice qui lui avait été faite.

Si vous visitez la chapelle Saint Sacrement arrêtez-vous un instant : vous ne pouvez pas le manquer, c'est le banc situé à droite de l'autel sur l'estrade en bois et la place de Pierre TAJAN était celle du bout, près du chœur (près du cœur, devrais-je dire), vous pouvez vous y asseoir, vous êtes sans doute un descendant d'un Bienfaiteur de la Cathédrale.

Dominique TAJAN Été 2004

PS: J'ai encore d'autres secrets à propos du mobilier de la cathédrale. J'en avais confié un, de la toute première importance, à Michel DESTRIKATS, puis à Bernard TAJAN. Ce dernier l'avait confié sous le sceau du secret à mon père, Francis TAJAN, qui sous le même sceau l'a transmis à François DUCOS...ce fut, sans doute là le point faible...car il me semble que quelque information a transpiré...mais de moi vous ne saurez rien de plus...à moins que, le temps passant, le désœuvrement de la retraite aidant et je ne sais quel diable me poussant...



CONFESSIO

Vous vous souvenez peut être de l'histoire que je vous avais racontée à propos du banc d'œuvre de la cathédrale de Bayonne ! En fin de récit, j'y faisais allusion à une autre histoire, qu'il est temps aujourd'hui que je vous dévoile. Vous comprendrez pourquoi en lisant ce qui suit, vous êtes tenus au secret pour longtemps.

Je reviens donc sur la restauration de ces stalles qui avaient été confiées à l'Entreprise Limouzin du temps où je la dirigeais. :

Ces stalles ou plutôt ces éléments de stalles sont donc stockés en vrac dans une énorme caisse. Le travail consiste à reconstituer l'ensemble du mobilier à partir de tous ces éléments en bois où il fallait identifier : un accotoir¹, une miséricorde² ou des fleurons³. Nous devons le cas échéant réparer ou remplacer ces éléments vermoulus ou cassés. Nous ramenons dans nos ateliers tout le contenu de la caisse ; cela fait l'objet d'un convoi de 3 camions !

Ce travail d'inventaire, de restauration et de remontage a duré six mois. L'objectif n'est pas de remonter l'ensemble tel qu'il était disposé dans le chœur de la cathédrale dans les années cinquante; il nous est demandé, à partir des éléments en notre possession de recomposer un ensemble destiné à prendre place dans une chapelle de la cathédrale. Pour s'adapter à cette nouvelle disposition nous devons fabriquer de nouvelles pièces mais aussi, laisser de côté certaines autres qui n'ont plus leur place dans la nouvelle composition

Parmi ce qui n'a plus sa place dans la nouvelle conception il y a un escalier et une passerelle qui surmontaient les stalles autrefois ; mais il reste aussi dans la caisse beaucoup d'autres pièces devenues maintenant inutiles ! Parmi celles-là, je constate que l'on peut constituer d'autres stalles mais qui sont d'un style différent de celles que nous venons de restaurer.

Nous terminons donc le remontage sur place avec l'épisode du banc d'œuvre que vous connaissez et j'interroge l'architecte et les prêtres sur la destination qu'ils souhaitent réserver à ce qui reste dans la caisse ; visiblement j'embarrasse tout le monde. Alors qu'ils avaient réussi à se débarrasser d'une caisse qui avait encombré la cathédrale pendant 50 ans, ils n'étaient pas résolus à en stocker les restes ; et je les sens capables de me dire de les jeter.

¹ Appuis pour les bras sur les côtés.

² Élément sculpté, situé sous la tablette rabattable.

³ Ornement en forme de fleur. Dominique avait préparé un petit opuscule sur les termes des métiers du bois qu'il aimait tant. Cet opuscule vient d'être édité de façon posthume avec l'aide de sa famille proche, où les stalles, les miséricordes et le banc d'œuvre sont en bonne place. « **Langue de Bois** ».

Dans nos autres activités du bâtiment c'est une tâche qui est définie comme étant « évacuation des déchets, à la décharge publique ». Je ne peux me résoudre à vider ces reliques, souvenir d'un lieu sacré au milieu des déchets domestiques. Mais voulant trouver une solution honorable au problème que je leur pose, ils me chargent d'aller entreposer les restes dans les combles de la cathédrale. Même si l'endroit est plus emprunt de sainteté qu'une décharge publique il était évident à mes yeux que tout ce qui allait y être déposé serait au fur et à mesure du temps détruit par les termites ou autres vrillettes.

Je décide donc, sans rien dire à personne, de stocker ce qui reste de la caisse dans les combles mais de conserver tous les éléments de stalles dont le modèle est différent de celui installé sur place.

Ayant participé pendant des années à la sauvegarde de notre patrimoine architectural, j'avais le sentiment qu'il était de mon devoir d'épargner à ces stalles de devenir la nourriture de ces insectes qui ne sont même pas des bêtes à Bon Dieu ; et pour aller jusqu'au bout de ma démarche conservatrice, je fais restaurer une de ces stalles que j'installe dans mon bureau. Bien qu'ayant agi me semblait-il pour la bonne cause, j'avais néanmoins mauvaise conscience de m'être approprié indûment un bien si précieux et finalement, comme j'ai pu le constater plus tard assez convoité !

Je m'en confesse donc à certaines personnes de mon entourage en qui j'avais confiance et l'une d'entre elles fut Bernard Tajan. Alors que je me promenais dans les rues de Bayonne en marchant dans les pas de mes Ancêtres, je croise Marie-Pierre et Jacques Tajan qui m'encouragent à aller rendre visite à leur Père qui habite près de la cathédrale ; c'était quelques mois avant sa disparition. Je remercie aujourd'hui mes Cousins de m'avoir donné l'occasion de revoir une dernière fois mon Oncle et grâce à lui avoir récolté une information qu'il était sans doute une des rares personnes à connaître ; en effet je lui raconte dans quelles circonstances je suis chargé de travaux de restauration à la cathédrale et lui avoue sur le ton de la confiance que j'ai conservé quelques stalles dont j'ignore l'origine :

- Mais toi, Dominique, tu devrais savoir d'où viennent ces stalles.

- ...

- **Elles viennent de l'Abbaye de Belloc.**

Effectivement, je me souviens, quand j'y étais élève en 1960 ! L'Abbaye de Belloc a transformé l'ancienne chapelle où étaient ces stalles et en a construit une nouvelle. C'est à cette occasion que l'Abbaye a fait don de ces stalles à la cathédrale Bayonne.





Pour l'utilisation qu'ils en ont fait, j'ai un peu moins de scrupules à en avoir gardé.... J'ai donc dans mon bureau une stalle où je me suis assis pendant de nombreuses heures de cérémonie il y a 45 ans !

Oserais-je ajouter enfin à propos de ce secret auquel maintenant vous êtes tenus, que deux, au moins, de mes lecteurs sont aussi compromis que moi⁴ ! Ils se reconnaîtront aisément...

*Delictum meum cognitum tibi feci ; miserere mei Deus*⁵.

Dominique Tajan

Septembre 2006

PS : Aujourd'hui je m'y assoie souvent quand je reçois un visiteur et je perçois dans les yeux de mon Interlocuteur outre l'interrogation sur l'origine du meuble, plus de considération que lorsque je suis assis derrière mon bureau.... Je me prendrais presque pour le Père Abbé ! Mes condisciples Eric, Jean Michel et Xavier me comprendront !

Quant au bambin ci-contre c'est Quentin un des nombreux arrière-arrière...arrière petit fils d'Alfred Tajan - l'heureux propriétaire du banc d'œuvre - assis sur la miséricorde de Michel.

⁴ Il s'agit bien sur de Michel Destribats et François Ducos, chacun propriétaire d'une stalle (jumelle de celle ci-dessus) en région parisienne.

⁵ Je vous ai déclaré mon péché ; ayez pitié de moi mon Dieu.

INDUSTRIE INDUSTRIALISANTE (SOUVENIRS D'ALGERIE)

Après 3 ans d'études à l'ESSEC (Ecole Supérieure de Sciences Economiques et Commerciales) où m'avait précédé au début des années 30 mon oncle Jean Ducos, je revenais de Turquie fin 1966 où j'avais passé plus d'une année aux frais de la République Française comme « coopérant militaire » en enseignant le peu de Français que je connaissais aux jeunes élèves turcs des Lycées Français d'Istanbul. Ceux-ci étaient issus du Traité des Capitulations entre Soliman le Magnifique et François 1^{er}, qui donnait aux Français la charge de protecteurs des chrétiens de l'Empire Ottoman.

J'arrivais à Paris, très intéressé par tout ce qui touchait à la langue turque et au Tiers Monde en « développement », je m'inscrivais d'office à l'Institut des Langues Orientales, section Langues Turques et à l'IEDES (Institut d'Etudes pour le Développement Economique et Social). J'y fis la rencontre de deux professeurs d'exception dans l'une et l'autre discipline, Louis Bazin et Gérard de Bernis.

Bazin tenait la chaire de Turc Osmanli aux Langues O et à ce titre venait de moderniser la grammaire de langue Turque d'Alfred Mörer, qui m'avait accompagné pendant tout mon séjour en Turquie et surtout la « Grammaire de langue turque » (dialecte osmanli – 1920) du grand professeur Jean Deny, qui trône toujours dans ma bibliothèque. Le professeur Bazin m'a suivi pendant trois années plus ou moins assidues, au cours desquelles je perfectionnais non moins assidûment ma connaissance de l'Öz Türçe, le Turc d'Anatolie rénové par Atatürk et (en 3^e année) le Turc Ottoman écrit comme il se doit en alphabet arabo-persan et avec un vocabulaire de même origine. Pour être franc j'ai pratiquement tout oublié aujourd'hui de l'un et de l'autre mais quand je me souviens avec quelle passion je suivais ses cours je ne regrette rien.

De Bernis était un professeur très choyé dans les milieux universitaires traitant des concepts de l'économie du développement de l'époque et de ce fait beaucoup plus renommé que le très discret Bazin...il était issu des milieux universitaires grenoblois et toujours entouré dans ses déplacements parisiens par une foule d'admirateurs, dont je faisais très modestement partie. Il prônait un enseignement inspiré d'un métissage entre François Perroux et Celso Furtado, mais franchement marxiste en terme d'économie de développement. La clef était pour les pays en développement munis de forts potentiels économiques « l'industrie industrialisante ». Il allait devenir le maître à penser du gouvernement algérien de Boumediene après que celui-ci se soit affranchi de l'anarchique « autogestion » de Ben Bella...mais n'anticipons pas. A l'IEDES, un autre intervenant plus connu de la famille donnait aussi un cours de développement par l'Industrie et les Infrastructures en présentant des projets concrets issus des applications du Bureau d'Etude qu'il dirigeait; c'était Michel Destribats.

Je baignais donc, heureux, dans ce double jus intellectuel, refaisant le monde dans tous les cafés du Boul'Mich, quand deux évènements vinrent me rappeler à la réalité : la perspective prochaine de la naissance de Sébastien qui s'annonçait pour la fin 67 et dans la foulée Mai 68...Aucun des deux évènements n'avait été prévu et s'il est vrai que je n'étais pas en mesure de canaliser le deuxième il me fallait bien faire quelque chose, urgemment, pour le premier. C'est Michel Destribats qui m'a donné immédiatement la solution au plus urgent des deux en me suggérant de rejoindre leur groupe pour partir immédiatement en Algérie où de nouveaux contrats liaient sa Société au Ministère de l'Industrie et de l'Energie. Quand je pense aux difficultés qu'ont de nos jours tous nos jeunes

pour trouver le moindre emploi...j'ai un peu honte...de la facilité de cette première situation et de toutes les suivantes qui furent toujours mon choix...

J'embarquais donc pour l'Algérie en tant qu'« expert » pour le compte dudit Ministère dont le Ministre était Abdesselam. Notre interlocuteur à Alger était Mourad Castel, Directeur de l'Industrie. Mourad du temps de l'Algérie Française s'appelait Jacques, c'était un instituteur « pied noir » qui avait tôt pris fait et cause pour le FLN et se voyait ainsi payé en retour...Il était devenu haut fonctionnaire et musulman pour l'occasion. Je l'ai un peu connu et c'était un homme sincère et très honnêtement rallié à la cause malgré ce qu'en disait son entourage.

J'ai travaillé en Algérie depuis cette date jusqu'en 1975 environ en alternance avec d'autres missions, au Cameroun notamment, et nous y avons vécu en famille quelques 3 ans (entre 1969 et 1972) avec Magda, Sébastien et Jeroen qui y est né...c'est un peu de cette période dont je voudrais parler ci-dessous.

Le Développement...

J'ai rétrospectivement une véritable angoisse en évoquant cette période. A 26 ans, sans aucune expérience nous étions balancés « experts »...en quoi...**en tout**...en Industries Mécaniques, en Industries Alimentaires, en Industries du Liège, du Bois, en Cimenteries, en Sidérurgie, en Industries Lourdes bien évidemment... le professeur de Bernis n'avait-il pas dit « Industries Industrialisantes » et de rapports en réunions et en colloques on définissait les stratégies industrialisantes de l'Algérie. Et cette angoisse se transforme en panique rétrospective quand je me souviens des moyens financiers incommensurables qui étaient donnés au Ministère de l'Industrie et de l'Energie après la nationalisation du pétrole. Avec la création de la Sonatrach se sont des dizaines voire des centaines de milliards de nos Euros actuels qui devenaient disponibles pour les investissements, pas en cash évidemment, mais en garanties des emprunts remboursables par les générations futures.

Combien pour la sidérurgie à Annaba ? C'était, il est vrai, la Bône du plan de Constantine lancé par de Gaulle avant l'indépendance et c'était Bône dont les pieds noirs disaient de son cimetière qu'il était tellement beau que « De mourir, envie, il te donne ». Mais, quand même, combien de dizaines de milliards ?

Et pour les cimenteries...la seule laissée par les pieds noirs, celle de St Eugène ne suffisant pas à satisfaire les besoins du pays, la construction d'une demi douzaine de cimenteries de grandes capacités a été planifiée, « clef en main » – pardon – « **produit en main** ». Car les Algériens avaient inventé un nouveau concept : l'usine « **produit en main** ». Non seulement l'« ensemblier » devait livrer l'usine prête à produire mais il devait en plus livrer la production faite sous son contrôle pendant un an...Quelle utopie ! Nous n'avons, fort heureusement, jamais participé à cette aventure, mais d'autres « ensembliers » moins scrupuleux l'ont fait.

Ca n'a évidemment jamais marché et votre serviteur comme tant d'autres était là non seulement pour « conseiller » mais aussi pour « réaliser ». Nous étions, Maîtres d'œuvres, juges et arbitres, avec la bénédiction de nos candides Maîtres d'ouvrages. J'en ai des frissons rétrospectifs ! Nous avons construit l'Industrie Algérienne...A quel prix ?...Qu'en reste-t-il ?

Fin 1974, lors du décès de maman je me trouvais à Alger en négociation pour un important programme de réalisations d'usines dans le domaine du Liège et du Bois, programme à la réalisation duquel Dominique Tajan devait participer, en famille, en Kabylie, les

années suivantes. Rappelé immédiatement à Paris je passais rapidement le relais à Jean-Louis Pourchet et je me souviens avec quelle gentillesse les camarades (on disait les « frères » alors...) du Ministère m'entourèrent... puis maman disparue je retournais en Algérie pour mettre un point final à la signature des contrats accompagné par Michel Destribats pour cette occasion. Après cette période, la phase d'« expertise » largement avancée et celle des « réalisations » entamée, je délaissais petit à petit l'Algérie pour d'autres aventures.

Je n'y suis jamais retourné et peux donc difficilement témoigner de la réussite ou de l'échec des « pharaoniques » programmes industriels alors lancés mais il est clair que l'Industrie Lourde n'y a jamais été Industrialisante comme le prophétisait notre maître à penser de l'époque et les dirigeants successifs qui ont succédé à Boumediene se sont empressés de casser le centralisme quasi stalinien de l'époque sans apporter de modèle bien clair en remplacement.

Et c'est en spectateur que je suis bien obligé de constater que seuls le gaz et le pétrole restent les pourvoyeurs de devises du pays. Si, d'aventure, le gouvernement lance un programme de construction sociale, l'inertie interne est telle qu'il doit faire appel en catastrophe, (malgré le gigantesque programme cimentier de l'époque et la disponibilité totale en main-d'œuvre locale) aux Chinois, qui débarquent avec matériaux de construction, entreprises **et main-d'œuvre**, ravis de pouvoir mettre indirectement la main sur des ressources en énergie qui leur font si cruellement défaut.

Aurait-on complètement loupé notre cible pourtant visée avec enthousiasme et en toute bonne conscience (au moins en ce qui me concerne) ? On avait pour habitude de rire de beaucoup des choses sérieuses à l'époque et l'autodérision était un sport national. Les Algériens avaient qualifié la période de l'Algérie Française des « 130 ans d'erreurs » (allusion aux 130 ans qui séparent le duc d'Aumale des accords d'Evian)... on peut en faisant amende honorable parler aujourd'hui des 175 ans d'erreurs et, peut-être, poursuivre le décompte dans l'avenir...

L'Autodérision...

La transition est toute trouvée... les Algériens étaient les rois incontestés de l'autodérision.

Ainsi le rouget de roche péché sur la corniche par Si Mohamed et qu'il est obligé de relancer à l'eau après avoir passé en revue mentalement tous les ingrédients indisponibles dans les magasins pour le faire frire... Ravi le rouget lance à la cantonade avant de plonger : « Vive Boumediene ! » .

Ou le Frère Kaït Ahmed tête de turc de la dérision politique et néanmoins Porte Parole du Gouvernement qui s'était exclamé au cours d'un meeting de l'UGTA-Section Féminine (l'Union Générale des Travailleurs Algériens, syndicat unique) : « Frères syndicalistes, la Femme Algérienne a ses Règles et nous les respectons... ». Le combat féministe n'avait pas encore commencé en Algérie !

On prêtait au même Kaït Ahmed la célèbre remarque, faisant allusion à la transition entre Ben Bella et Boumediene : « L'Algérie était au bord du gouffre, aujourd'hui elle a fait un grand pas en avant ... ».

Et l'officieux « El Moudjahid » porte parole du FLN de se prêter au jeu pendant la Campagne Nationale de Semis de la Révolution Agraire en claironnant en première page sur 5 colonne : « Succès complet de la campagne de semis, il ne reste pas une semence dans les Magasins d'Etat ». Evidement les fonctionnaires de l'Industrie raillaient leurs collègues du Ministère de la Révolution Agraire en suggérant que si les Magasins d'Etat étaient vides ce n'était pas forcément pour les raisons annoncés par « El Moudjahid »...

A tout seigneur tout honneur : on anticipait un peu sur le départ de Boumediene, déjà très malade, pour l'Au-delà et on l'imaginait se présentant naïvement chez St Pierre qui, ne l'ayant pas trouvé sur ses listes lui donne, bon enfant, le conseil suivant : « Tu sais, Frère Houari, je te conseille d'essayer l'Enfer Socialiste, car s'il est en tout point l'égal de l'Enfer Capitaliste, au moins tu as une chance qu'il manque l'huile bouillante ou le charbon ardent dans ses Magasins et tu risques de t'en tirer à bon compte... ». Car le souci quotidien de l'Algérois moyen c'était le ravitaillement et quand la rumeur publique annonçait une livraison de fromages de France aux « Galeries Algériennes » alors nationalisées, c'est tout Alger qui s'arrêtait immédiatement pour s'y précipiter et nettoyer le rayon en quelques minutes...

Dans les couloirs du Ministère on annonçait la recherche d'une jeune et forte pointure pour remplir le poste de Directeur des Finances du Ministère. 3 candidats sont finalement retenus pour leurs qualités intellectuelles et on leur pose une question d'intelligence pure pour les départager : « Combien font un plus un ».

-Le premier, formé à la Sorbonne répond de façon strictement cartésienne : « $1 + 1 = 2$ ».

-Le second, formé à Cambridge répond avec un léger accent algéro-britannique : « Je demande à réfléchir ».

-Quand au troisième formé dans une université hébraïque dont on taira le nom par crainte d'indiscrétion : « Ca dépend si c'est à l'achat ou à la vente ».

Puis on demandait à la victime de la blague : « A ton avis qui a été retenu » et immanquablement on avait la réponse : « Le 3°, bien sur ». Alors le farceur se délectant d'avance prenait son temps pour affirmer : « Non, finalement on a choisi le neveu de Boumediene... ».

Evidement on choisissait son public et on évitait de servir cette dernière blague, par exemple, au premier venu surtout s'il risquait d'être un peu trop tatillon dans sa réaction, mais j'étais si bien intégré et tellement bon public que j'étais l'un des premiers servis. Nous avons deux frères kabyles (même père, même mère) parmi nos amis, les frères Brahimi relativement connus à Alger car ils travaillaient à la RTA (la Radio Télévision Algérienne), et ils étaient une source inépuisable d'autodérision, mais nous prenions le soin de les inviter le soir chez nous pour mettre à jour notre répertoire car les frasques de tous les Frères Haut Placés y passaient et, en particulier, celles de l'actuel président Abdelaziz Bouteflika qu'on appelait Zizi...je vous laisse le soin de deviner pourquoi...

d'argent. Je vais voir discrètement le patron que je ne connaissais pas et lui explique ce qui m'arrive en lui proposant de lui faire un chèque qu'il encaissera ou qu'il gardera en garantie jusqu'au lendemain.

La Confiance...

Le patron se fâche « tout rouge », j'ai peur qu'il n'ameute mon invité et je lui demande un peu de discrétion. Mais je découvre immédiatement l'objet de sa colère. Il me dit : « Tu ne me fais pas confiance, alors, si tu es en difficulté, voilà le tiroir caisse, prend ce que tu veux et rends-le moi quand tu pourras ». J'ai eu beaucoup de mal à lui expliquer dans quel sens devait s'exercer la confiance et surtout que, n'ayant pas prévu d'autres dépenses pour la nuit, je n'avais pas besoin de son tiroir caisse. Bref, on est parti sans payer ni laisser de caution et le lendemain, je m'arrête en revenant d'Alger et le même patron m'accueille en disant : « Tu es têtue, toi, je t'ai dit que ce n'était pas pressé... ».

Nous habitons à La Pérouse un petit port de pêche, Tamentefoust à l'origine, de l'autre côté de la baie d'Alger, à quelques 30 Km du centre ville. Il y avait à côté de chez nous les restes d'un petit fort Turc du temps du Bey d'Alger qui fermait la baie. On avait l'impression de vivre très loin de la ville, seul les week-end quelques Algérois s'aventuraient jusqu'à chez nous. Le reste du temps on vivait à la campagne, en bord de mer et la seule distraction était le marché d'Aïn Taya célèbre auprès des coopérateurs russes de la région (il y avait une base de la Marine entre La Pérouse et Aïn Taya et les instructeurs étaient tous russes). Ils venaient au marché le dimanche en famille, tous ensemble pour acheter des kilos de laine de mouton qu'ils envoyaient à leurs familles en Russie. Le reste du temps les femmes tricotaient.

Nous avions droit à un traitement de faveur par rapport aux Russes auprès des commerçants du coin. On était, en effet, en compte partout, chez le boulanger, chez le boucher, chez le Mozabite et le « chir », le marchand des quatre saisons venait trois fois par semaine nous approvisionner en fruits et en légumes avec sa carriole tirée par Charlot, son cheval, ainsi baptisé à la mémoire du Général de Gaulle. Les comptes étaient directement tenus par les commerçants et il n'y avait pas moyen de savoir où on en était...de temps en temps ils disaient : « La prochaine fois tu m'apportes tant de dinars pour effacer l'ardoise » C'était toujours un compte rond et on s'exécutait sans être à même de vérifier quoi que ce soit. Mais je ne suis pas inquiet, on ne s'est jamais fait avoir.

Début 1970 nous avons pris l'habitude de partir les dimanches dans la Djurdjura avec des amis suisses qui travaillaient à l'Algéro-Suisse, petit Bureau d'Etude, créé par Abderrahman Farès qui s'alimentait en technologie auprès du Syndicat des BET du Valais. La chaîne de la Djurdjura à cheval entre la Petite et la Grande Kabylie, était largement enneigée en hiver et nous en faisons l'ascension en « peaux de phoques » car il n'y avait alors aucune remontée mécanique pour accéder à son sommet et redescendions dans la journée. Avant la montée tôt le matin on s'arrêtait dans un petit restaurant de Bouira pour prendre un petit déjeuner généralement composé de cafés et de croissants. Un dimanche on n'a pas de monnaie pour régler la note pourtant bien modeste et le patron nous dit : « Tant pis, vous paierez la prochaine fois ». Il n'y a jamais eu de « prochaine fois » car plusieurs des coéquipiers

avaient été rappelés en Suisse suite à un différent entre Farès et les bureaux porteurs du personnel technique. Bref, privé de mes coéquipiers il n'était pas question de m'y aventurer tout seul. Un an après, nous revenions avec Magda et Sébastien d'un séjour dans les oasis du Sud-Algérien et passions vers midi par Bouira.

Nous déjeunons dans le restaurant habituel et je reconnais le patron mais ne le salue pas, pensant que lui m'a oublié. Nous demandons l'addition et au moment de payer je lui dis :

- Vous avez sans doute oublié que je vous dois de l'argent ?
- Non, vous me devez 3 cafés et 3 croissants de la dernière fois...
- Alors, pourquoi ne pas me le rappeler ?
- Je ne suis pas pressé, si vous voulez le payer maintenant, c'est bien, sinon j'attendrais la prochaine fois.

Des brochettes, merguez et autres côtelets

Chez Bitouche, modeste rôtiisseur à la Casbah, un beau soir d'été avec Madeleine et Christian Le Coz, architectes à Alger :

- Bitouche, qu'est-ce que tu nous proposes ce soir ?
- Y en a les brochettes, y en a les cœurs d'agneau, y en a les merguez, y en a les côtelets...
- Ah, tu as des coquelets, ça c'est pas bête, ça va changer. Allons-y pour les coquelets.
- Combien de côtelets ?
- Ben, apportez-nous un coquelet pour commencer, si on a encore faim on commandera autre chose après.
- Attends, tu vas commander un côtelet...
- Ben oui, un coquelet, on le partagera en 4 et si on a encore faim on recommandera quelque chose après...
-

Bitouche part en grommelant, je crois entendre une remarque déplacée, du genre : « Eh ben, mon vieux, cette année les roumis, ils sont fauchés... »

Christian remarque même : « Il baisse Bitouche, il n'est pas aussi accueillant qu'avant, ça doit être la popularité... » ; mais rapidement la conversation reprend, tout à la joie de partager le coquelet bien braisé. Très rapidement Bitouche revient portant sur une petite assiette une petite côtelette d'agneau qu'il nous balance sur la table avec dédain en nous annonçant : « Tiens voilà ton côtelet », puis il repart visiblement fâché...

Il nous a fallu quelques secondes pour réagir et pour comprendre qu'il y avait maladresse entre la côtelette – pardon – le côtelet annoncé par Bitouche et le magnifique coquelet gros et gras à souhait imaginé par nous. Ah ! la maîtrise du français de la Casbah, c'est difficile pour les roumis fraîchement débarqués.

On est allé rechercher Bitouche dans ses cuisines et on l'a sommé de mettre sur le « kanun » tout le contenu du frigo et Christian et moi on a réveillé le Mozabite du coin pour lui arracher deux bonnes bouteilles de « Paul Robert » de derrière les fagots...de la dernière réserve des vignes des Pieds noirs, pour fêter l'évènement. Le pauvre Bitouche était tellement ému et touché qu'il s'en souvenait encore 2 ans après...

François Ducos

Bayonne, Janvier 2007

AU CAMEROUN NEO-COLONIAL

Au début des années 1970 et pratiquement tout au long de la décennie j'ai partagé ma vie professionnelle entre l'Algérie, le Cameroun et dans une moindre mesure l'Amérique Centrale. Mais la mission la plus importante en terme de projet a consisté à conseiller et orienter, à titre de consultant, le Gouvernement du Cameroun dans ses projets de développement de ses Infrastructures Portuaires et Ferroviaires.

L'aventure a commencé en 1972 alors que le Bureau d'Etudes où je travaillais, dirigé par Michel DESTRIBATS, avait été retenu par le Gouvernement du Cameroun, alors présidé par Ahidjo, comme Consultant pour préparer le projet de développement du Port de Douala très engorgé comme on le verra ci-dessous.

Je me rendis d'abord à Douala où m'attendait notre représentant local, directeur de la SHO (Société du Haut Ogoué), qui me conduisit à l'Akwa Palace où je devais résider pendant toute ma mission. L'Akwa Palace était alors le meilleur hôtel de la ville et il venait de changer de propriétaire, on disait qu'il était passé des mains d'un Grec à celle d'un Libanais en une seule nuit au cours d'une partie de poker. Le directeur de la SHO, qui m'accueillait, pour mon premier séjour en Afrique Noire, était ce qu'il est convenu d'appeler un Blanc, sans autres détours, vieux broussard ayant passé toute sa vie professionnelle en Afrique Centrale. Il parlait peu et pour animer la conversation sur la route de l' « aviation » (l'avenue du Général de Gaulle, bien entendu), je lui demandais :

- Combien y a-t-il d'habitants à Douala ?
- Nous sommes environ 7 000.

Alors que nous traversions Bonandjo, Joss puis l'Akwa je m'étonnais de la modestie du chiffre et j'insistais :

- Vous êtes sûr qu'il y a seulement 7 000 habitants... toutes ces cases qu'on a croisé...
- Ah non, moi je vous parlais des Blancs.

Il m'a permis par cette admirable remarque d'emprunter le plus rapide raccourci imaginable pour m'aider à ma future compréhension de l'Afrique. Il n'avait tout simplement pas imaginé que je puisse poser la question **aussi** pour les « nègres ». En quelques minutes le résumé flash de 100 ans de colonisation et néo-colonisation m'était donné, clef indispensable à l'introduction de toutes mes futures missions Africaines.

Cette première mission avait pour but d'élaborer un document pompeusement baptisé Monographie Economique du Cameroun, dont l'objet était de recenser, outre le tissu économique du Cameroun, l'ensemble des flux commerciaux terrestres et maritimes et de les projeter dans un futur à 20 ans afin de dimensionner les infrastructures portuaires nécessaires au pays à long terme. Curieusement aucun document de ce type n'existait et la seule référence économique existante était un ouvrage commandé alors par l'Education

Nationale Camerounaise à un professeur de géographie français de Yaoundé dont le chapitre 1° commençait par : « Le Cameroun est un pays indépendant situé à 3 500 Km de Marseille ». Dans la crainte d'une confirmation des leçons néo-coloniales du Directeur de la SHO, je reposais le bouquin dans les rayons et entamais mon enquête dans un esprit d'indépendance totale, cette fois-ci !

C'était une étrange époque où l'indépendance du pays, pourtant acquise depuis plus de 10 ans était, malgré tout, largement étayée par le support de la Coopération. Les hauts fonctionnaires politiques étaient Camerounais mais dès que l'on descendait dans les organigrammes des Ministères ou qu'on passait du politique au technique apparaissaient les coopérants. Toute l'administration était en fait structurée par les coopérants qui n'étaient pas seulement conseillers, mais patrons en titre. Le secteur privé était lui aussi tenu essentiellement par les Blancs, Français dans leur immense majorité, mais certains secteurs étaient tenus par des minorités ethniques : la filière du cacao par les grecs ou plutôt les chypriotes, le petit commerce par des métis portugais qu'on appelait « portugais ».

J'ai à ce sujet une anecdote vécue par moi...en direct...Nous avons loué une case (c'est le terme spécifique au Cameroun pour désigner tout bâtiment d'habitation, pour les Blancs comme pour les Noirs) à partir de la 2° mission. J'avais engagé, par ailleurs, un vieux forestier à la retraite, Mr Picourt, pour l'associer à nos études et nous aider dans la projection des flux de bois tropicaux, forts complexes, puisqu'il y avait plusieurs dizaines d'essences tropicales différentes qui allaient transiter par le Parc à Bois. Alors que j'étais en train de travailler avec lui notre boy gardien arrive essoufflé et le délicieux dialogue suivant s'installe entre Picourt et le boy :

- Patron, il est venu le patron.
- Quel patron ?
- Je ne connais pas le nom du patron.
- Mais enfin, il est venu le Blanc ?
- Non patron, il n'est pas venu le Blanc.
- Alors il est venu le nègre ?
- Non patron, il n'est pas venu le nègre.
- Mais, bon sang, il est venu qui, alors ?
- Patron, il est venu le portugais...



Je vous rassure tout de suite, il n'est pas dans mon intention de parcourir, ici, par le détail tout le long et tortueux cheminement des travaux de Consultant qui menèrent au financement puis à la réalisation des nouvelles infrastructures camerounaises : l'ensemble portuaire de Douala et la rectification du vieux chemin de fer du Cameroun, dont je suis personnellement très fier...les intéressés trouveront ci-après quelques extraits d'un article écrit par Michel Le Brishoual.

Michel était très connu de la famille Destribats puisque son père avait été régisseur de la Société AGS d'aujourd'hui, en son temps héritée de la branche Monichon et gérée alors par Frédot Destribats. Michel avait fait de brillantes études à l'Ecole des Travaux Publics et il a fini sa carrière comme Ingénieur Général des TP. Il est aujourd'hui retraité dans ses Charentes Maritimes natales et nous avons gardé de très solides liens d'amitié créés par l'aventure camerounaise puis par d'heureuses retrouvailles en Côte-d'Ivoire où nous avons parcouru ensemble tous les sentiers de la Réserve de la Comoé.



Michel était alors Directeur Adjoint du Port de Douala sous la Direction de Simon Ngann-Yonn et il a été un moteur essentiel pour la réalisation du projet, après avoir acquis la confiance absolue de la Banque Mondiale, nécessaire pour lever tous les doutes croisés de 12 Bailleurs de Fonds sur le bien fondé des choix que nous formulions.

Simon Ngann-Yonn (aujourd'hui décédé) a été l'autre indispensable cheville ouvrière du projet. Jeune ingénieur des Ponts ayant obtenu son diplôme à Paris après avoir passé le concours comme n'importe quel autre candidat, il s'investit dès son retour au pays dans le projet. En cours de projet, j'ai le souvenir d'un coup du fil de lui, de Douala, destiné à m'encourager dans mes travaux de préparation d'une réunion décisive des Bailleurs de Fonds à Washington :

- Alors les gars, vous en êtes où, j'espère que vous bossez comme des nègres !

Et il partait d'un énorme rire...

Quant à moi, je me suis contenté, plus modestement, de remplir des milliers de pages de rapports et d'études de faisabilité destinés aux 5 groupes de Bailleurs de Fonds désireux de justifier la rentabilité de leurs investissements. J'étais capable au vu d'une description sommaire d'un projet d'investissement de donner son TIR (Taux Interne de Rentabilité) approximatif au jugé et sa sensibilité à tel ou tel facteur de rentabilité. Ou même, oserai-je l'avouer (il y a peut-être prescription) d'améliorer judicieusement le dossier sachant que tel Bailleur de Fonds ne s'engagerait sur tel morceau du projet qu'à condition qu'il ait un TIR à 2 digits, par exemple. Car il fallait non seulement que l'ensemble du projet soit rentable mais que chacun des Bailleurs de Fonds trouve la rentabilité désirée dans la partie du projet qu'il souhaitait financer (Chenal d'Accès, Port à Bois, Parc à Conteneurs, Port de Pêche, Quai Bananier, Quai Minéralier, Ateliers de Réparation Navale et Dock Flottants, etc)...

Dans la deuxième phase d'études et de projections de trafics destinées cette fois-ci à la Regifercam, j'avais pour interlocuteur technique désigné Mr. Leyrat, Directeur Adjoint et je vins lui proposer à Douala un modèle informatique de projection de trafics, tout récemment développé par nous. Les projections précédentes pour les trafics portuaires avaient, en effet, toutes été faites à la main (avec ma main qui s'était beaucoup fatiguée dans l'opération). J'avais donc préparé un petit programme très simple de projection qui utilisait l'informatique débutante – programme qui existe aujourd'hui dans n'importe quelle petite calculatrice scientifique et, a fortiori, dans le moindre tableur informatique. J'avais proposé à la Regifercam de l'installer chez eux pour faciliter ma tâche puis ensuite leurs propres prévisions. Leyrat me répondit sans coup férir :

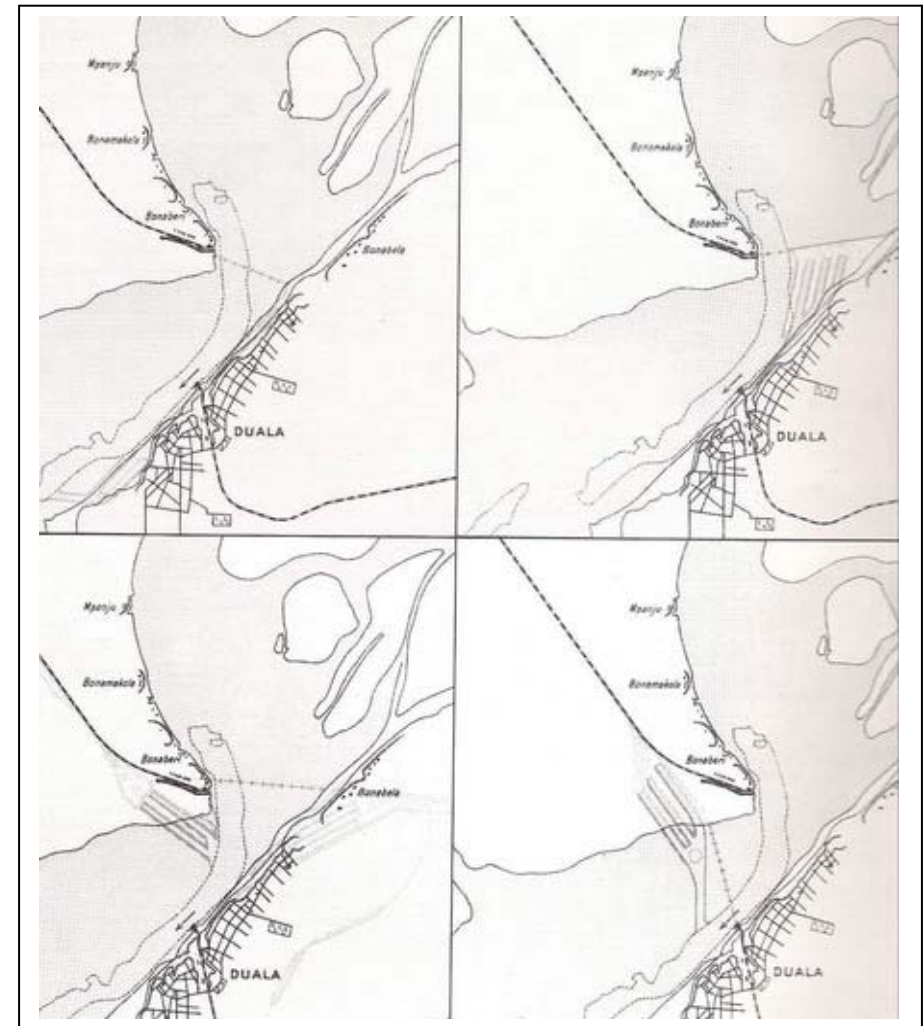
- Mon jeune ami, apprenez qu'en Afrique l'informatique et la piézo-électricité ça ne marche pas !

Il m'avait cloué le bec et l'introduction de la piézo-électricité qui n'avait rien à voir dans l'affaire m'avait ôté tous mes arguments... je retournais piteusement à mon crayon bien taillé et ma gomme pour dessiner le futur des trafics ferroviaires camerounais. J'en ai beaucoup voulu à Leyrat, mais j'ai eu ma revanche. A la fin de notre mission, après que la rectification de la ligne Douala-Yaoundé ait été terminée et que le processus de rassemblement de la Regifercam et du Transcamerounais ait été acquis, j'ai rencontré plusieurs fois Leyrat et il m'a avoué, un peu gêné, qu'ils étaient en train d'acquérir le matériel informatique nécessaire pour faire ce que je lui avais proposé et bien d'autres choses en plus, évidemment...Il a dû convenir qu'en Afrique seule la piézo-électricité, peut-être, ne marchait pas !

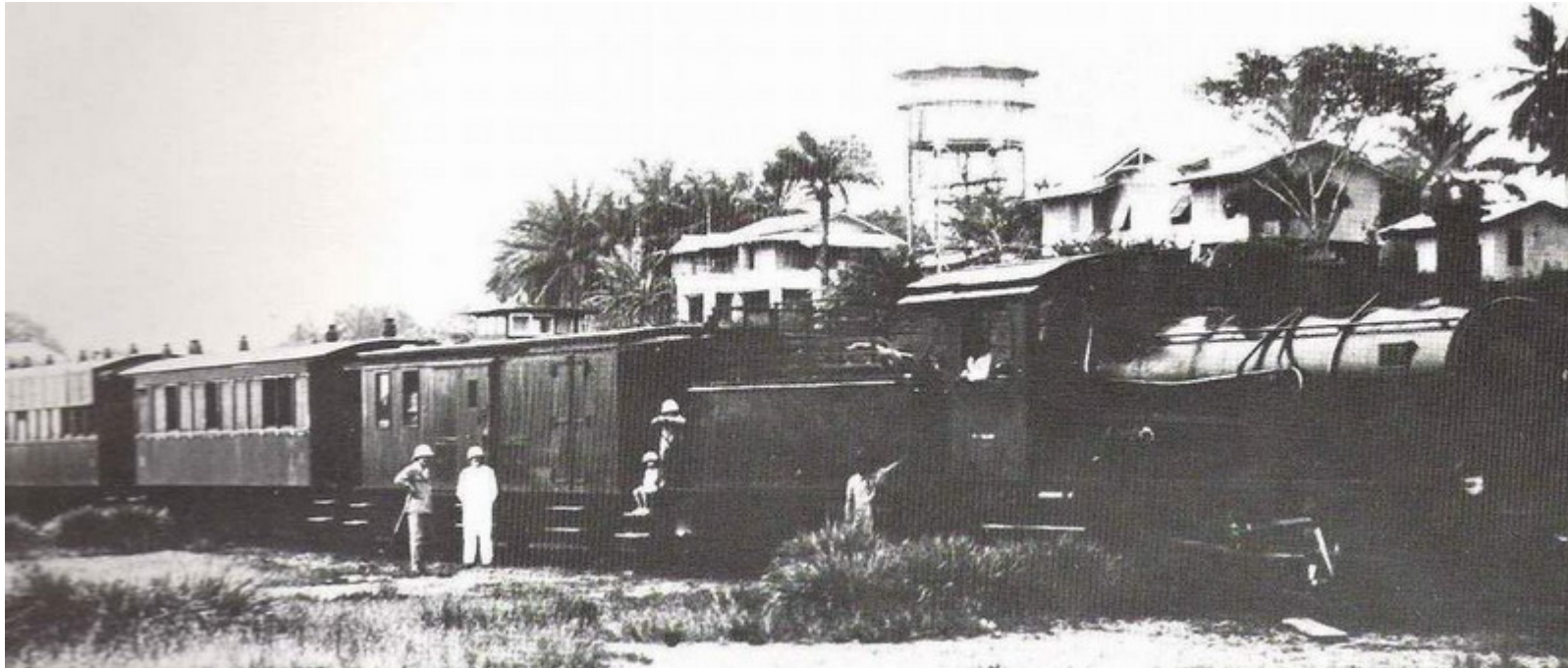
François DUCOS
Bayonne, octobre 2006

LE PORT DE DOUALA ET LE CHEMIN DE FER DU CAMEROUN

Si le site portuaire de Douala fut reconnu et utilisé par les caravelles portugaises dès le XVII^e siècle, l'activité commerciale ne devait y connaître d'essor significatif que dans les années 1880, une fois le protectorat Allemand reconnu.



Pendant le protectorat Allemand fut également développé un important réseau ferroviaire :



Dès 1970 le port de Douala était proche de la saturation, situation qui menaçait de nuire gravement au développement du commerce extérieur camerounais, alors en très forte croissance. De son côté le Chemin de Fer grâce à la création du Transcamérounais allait connaître un fort développement.

L'étude d'un programme d'aménagement et de développement des infrastructures et installations portuaires et ferroviaires susceptible de constituer un élément moteur pour la croissance économique du pays, fut décidée. En 1972, les structures de l'office se mettaient en place et un bureau d'ingénierie français, le groupe OCCR Inter G, était retenu pour effectuer les études de faisabilité (technique, économique, financière..) du projet,

dont le suivi était assuré au sein de l'ONPC, par un ingénieur de la Coopération Technique Française qui devait ensuite, à la demande de la Banque Mondiale, être le directeur du projet.⁶

En raison de la complexité et de l'importance du programme, dix bailleurs de fonds extérieurs furent mobilisés, (ACDI, AID, BIRD, BAD, BADEA, BDEAC, CCE, FED, FAC, KFW) associés au Cameroun (Etat + ONPC), dans le cadre de cinq groupes de financement, différents pour financer la première partie du programme.

Les travaux, objet de la première partie du programme de développement et réaménagement du port de Douala, furent inaugurés par le Président de la République le 21 Janvier 1980.

La réalisation d'un tel projet ne pouvait pas ne pas entraîner de très gros bouleversements dans la géographie du site ; particulièrement au niveau de l'interface ville / port. Une nouvelle délimitation du domaine public portuaire a été nécessaire, conforme au schéma directeur de développement du port qui avait été établi, et l'espace urbain au voisinage , en partie intégré au domaine portuaire, a du être remodelé et restructuré.

Dès les années 1980 l'ONPC engageait l'étude, avec le même BET, des deux sites du littoral camerounais susceptibles de recevoir des navires de grande taille, « Pointe Limboh » à l'ouest (qui devait recevoir très rapidement les installations nécessaires à la raffinerie de la Sonara), « Rocher du Loup/Grand Batanga » au sud de Kribi qui a une vocation sous-régionale (Tchad, Centrafrique, nord Congo,..) et pourrait constituer dans le moyen ou long terme le grand port de l'Afrique centrale. Aujourd'hui le projet est en partie réalisé et sert à l'évacuation du pétrole brut issu du pipe-line reliant les réserves pétrolières du Sud-Ouest du Tchad à Grand Batanga.

En parallèle, pour rendre homogène les infrastructures du Cameroun la Banque Mondiale finança la rectification du Chemin de Fer entre Douala et Yaoundé. Celle-ci rendue indispensable car le chemin de fer, qui n'avait pas connu de modernisation, par endroits, depuis la période Allemande, constituait un goulot d'étranglement entre le nouveau tronçon issu du Transcamerounais en amont et le nouveau port modernisé en aval. L'investissement n'exigea pas la création d'un support administratif aussi important que le Port de Douala puisque les structures administratives existaient : l'Office du Transcamerounais chargé de la construction de la nouvelle ligne du Nord et la Régifercam chargée de l'exploitation du réseau existant. C'est de la fusion de ces deux organismes que naquit le système ferroviaire moderne du Cameroun.⁷

Michel Le Brishoual (Assisté de François Ducos) La Palmyre, mars 2005

⁶ Le Directeur de l'ONPC était Simon N'Gann Yonn alors jeune ingénieur des Ponts et Chaussées, l'Ingénieur chargé de la Direction du Projet et Directeur Adjoint de l'ONPC était Michel Le Brishoual (qui a participé à la rédaction du présent chapitre). Quant au chargé des études de faisabilité, il s'agit de votre serviteur, également chargé, par ailleurs, des études de faisabilité de la rectification du Chemin de Fer entre Douala et Yaoundé.

⁷ Deux éminents « cheminots » - tous deux polytechniciens - présidaient, grâce à la Coopération Ferroviaire, aux destinées de ces deux organismes : MM Bayon et Destopellère, alors que M. Leyrat Directeur Adjoint de la Régifercam fut chargé du projet de rectification et orienta, à ce titre, les études de votre serviteur...comme il est attesté par ailleurs...

En guise de conclusion provisoire...

Cette description, un peu lourde, j'en conviens, nous a permis à Michel Le Brishoual et à moi-même d'évoquer quelques 10 années de convivialité autour d'un projet qui nous tenait particulièrement à cœur. Michel a été le parfait garant de la régularité des procédures et Dieu sait si les tentations d'écouter les chants des sirènes étaient grandes pour nos amis camerounais. C'était une période que l'on a du mal à imaginer aujourd'hui, la véritable période post-coloniale. La Coopération n'a, certainement pas été exemplaire partout, mais elle a permis de prolonger cette étrange ambiance post-coloniale qui mêlait le paternalisme bon enfant au dirigisme autoritaire des Blancs.

J'ai toujours eu un regard critique, mais attendri, pour les rudes et souvent mesquins petits blancs d'Afrique, ceux de « Coup de torchon », le magnifique film tourné à St Louis du Sénégal ; Céline aussi a décrit, sans concession, notre Afrique d'après guerre, Douala et sa redoutable ambiance. Mais à ces Grands Commis de la Coopération, les Bayon, les Destopellère, les Leyrat, qui ont servi l'Afrique dans l'esprit de la Coloniale, certes...avec cet humour grinçant et la meilleure conscience du monde, malgré toutes les conneries qu'ils ont pu faire faire...

La Colonie c'est fini pour nous, à vous Messieurs les Chinois.

VOYAGE ORGANISE A PESHAWAR

C'était à la fin de l'été 1997, j'étais à Abidjan, en contact permanent avec ma sœur Anne Marie et avec Michel Destribats. Renaud le fils d'Anne Marie s'était laissé prendre suite à une dénonciation pour trafic de drogue à Peshawar au Pakistan et il croupissait depuis quelques mois déjà en prison sans jugement et apparemment sans espoir d'en sortir. Anne Marie ne savait pas quoi faire pour le sortir de ce mauvais pas, mais il était hors de question qu'elle s'y rende elle-même, elle était tétanisée...

Michel de son côté avait lié des contacts avec un couple français qui résidait à Peshawar. Lui était la tête de pont locale d'une ONG qui opérait en Afghanistan dans le domaine de la santé et elle, Sonia, tenait la logistique de plusieurs ONG qui opéraient en Afghanistan depuis Peshawar. Parents de deux enfants en bas âge et « parrains » de tous les jeunes occidentaux qui opéraient de façon plus ou moins bénévole dans le contexte compliqué de l'aide aux Afghans, ils étaient tous deux très dévoués. Sonia ayant appris par le Consul de France à Islamabad qu'un jeune français était « retenu » à Peshawar, elle s'était chargée spontanément d'aller lui rendre visite en lui apportant un soutien moral minimum.

Je pris contact avec elle par téléphone, depuis Abidjan pour comprendre mieux l'affaire et envisager ensemble ce qu'il y avait lieu de faire... Elle fut d'emblée très directe et pratique... il fallait venir et négocier au nom de la famille avec un avocat la sortie de Renaud dans les meilleures conditions possibles, ce qui supposait un certain « investissement »... Pas besoin de faire un dessin, ici comme ailleurs, dans toutes les contrées où j'avais sévi tout a un juste prix ; la vie, la mort, la liberté, le travail, une affaire, tout s'achète, il suffit de trouver le réseau et de négocier le prix. Malgré tout j'avais la peur au ventre pour Renaud quand j'ai vu Midnight Express, un film américain où le héros, un jeune dealer est emprisonné cinq ans à Istanbul. Ce film effrayant de réalisme bien que largement contesté par les Turcs semble montrer qu'en pareil cas la seule issue possible est l'évasion. Raison de plus pour aller à Peshawar... je me laissais convaincre par l'insistance de Michel qui organisa tout pour le voyage...

Abidjan – Paris – Islamabad en avion, puis Islamabad – Peshawar en voiture sur une route hyper encombrée de véhicules de toutes sortes où je n'ai jamais réussi à comprendre si on conduisait à gauche ou à droite, mon chauffeur m'a affirmé que c'était à gauche comme en Angleterre mais il s'est bien gardé d'appliquer la règle.

Peshawar : ses mosquées, ses medersas...sa prison

Je ne veux pas trop m'étendre sur ce séjour à la fois pénible et enrichissant, mais en tout cas révélateur de la situation dans la zone que j'ai découverte et qui est aujourd'hui à la une de toute l'actualité.

Deux souvenirs forts, quand même... la première rencontre avec Renaud et l'histoire du couteau souillé par la viande de porc...

Dès le lendemain de mon arrivée à Peshawar je me rendis à la prison accompagné par Sonia qui connaissait par cœur le chemin, évidemment, et ma première vision fut celle des prisonniers enchaînés (2 par 2, jambe droite, jambe gauche) sortant en file indienne (pardon, en file pakistanaise) pour quelques travaux forcés d'utilité publique. Ils tendaient la main au noble étranger de passage quémandant quelque nourriture... j'en avais plein la besace mais je la destinai à Renaud. Puis les retrouvailles avec un Renaud

fondant d'émotion dans le bureau du directeur de la prison autour d'une tasse de thé offert par celui-ci, qui tenait absolument à faire la promotion de son établissement aux yeux de l'étranger.

J'avais fait avant de partir de Paris provision de charcuteries à la demande expresse de Renaud, via Sonia, lorsqu'il apprit que j'allais lui rendre visite.

Je lui en remis une partie dès le premier jour réservant le reste pour d'autres visites qui allaient devenir quotidiennes au cours de mon séjour. Lors de la visite suivante Renaud apparut avec un cocard à l'œil, je lui en demandais la raison...il m'expliqua que n'ayant pas de couteau pour couper le saucisson que je lui avais apporté il avait demandé à l'un des prisonniers qui partageait sa cellule de lui prêter son couteau. En le lui rendant après avoir dégusté un bon morceau de « khalouf » (le porc, dans le vocabulaire de chez nous, je veux dire des arabes de chez nous, nos arabes à nous, quoi !) il eut l'imprudence ou la naïveté de lui expliquer ce qu'il avait mangé avec autant d'appétit et en fut quitte pour une raclée...le couteau camouflé à l'administration pénitentiaire ne pouvait plus servir !

Tourisme organisé à Peshawar

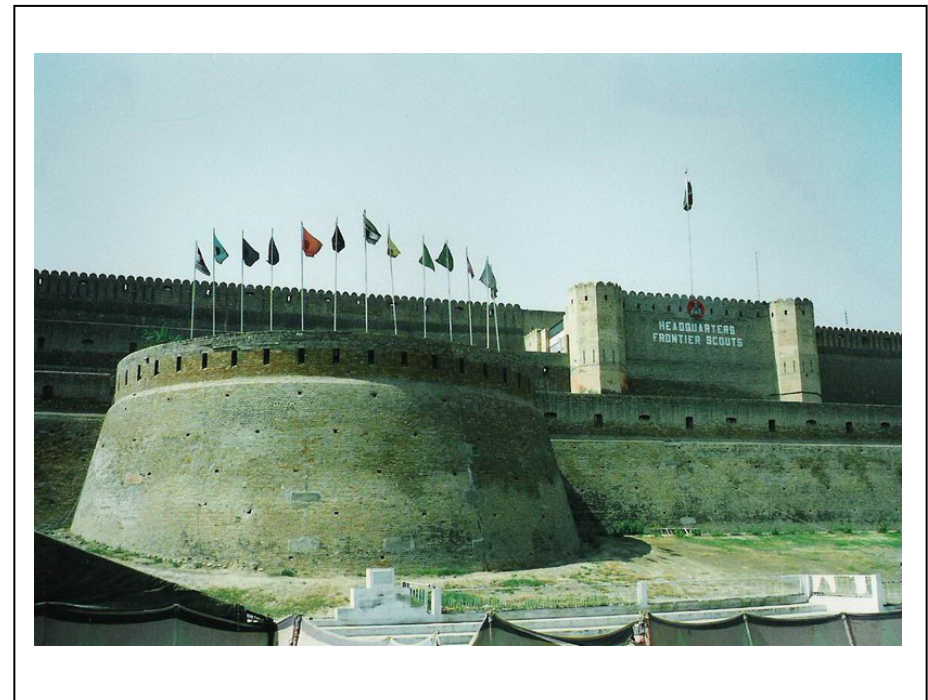
J'ai, bien sûr, eu amplement le temps de faire du « tourisme » entre les visites à Renaud et à son « avocat ». Il avait été choisi par le Consul de France à Islamabad et s'est révélé être un odieux personnage qui méprisait Renaud et n'avait rien fait pour lui depuis des mois. Son seul intérêt était le montant de ses honoraires qu'il voyait astronomiques prétextant les lourdes charges pour la rétribution de tout l'appareil judiciaire de Peshawar, juges, procureur, huissiers et, sans doute aussi, les balayeurs du palais de justice, tous allaient recevoir de somptueux bakchichs. Peut-être n'ont-ils reçu que quelques menus cadeaux (bahşetmek en turc veut dire « donner », au sens de faire l'aumône et le bahşış est donc le pourboire), mais c'est le choix cornélien de tout licencié ès corruption (club fermé auquel je n'ai jamais appartenu, comme vous le savez). Voyant la négociation s'éterniser, je finis par lui taper une lettre sur la machine de Sonia où il était clairement dit que ses honoraires incluant toutes ristournes nécessaires seraient de x milliers de dollars en cas de réussite et que la somme serait doublée si Renaud était élargi avant la fin octobre...Renaud est sorti de prison pour non-lieu le 30 octobre et la somme consignée par Sonia – la belle Sonia à la fois (je devrais dire à la foi) logicienne et otage volontaire – lui a été remise le 31 !!!

Mais laissons là cet affreux personnage pour nous promener en ville...quelques réminiscences du passage d'Alexandre le Grand, un musée contenant exclusivement des souvenirs bouddhistes en cette terre musulmane. Souvenirs parfaitement respectés et mis en valeur à la différence de ceux de Kaboul et surtout de Bâmiyân du temps des Talibans.

N'étant pas véhiculé et peu enclin à prendre ces taxis collectifs que l'on retrouve dans tout le Moyen-Orient, je parcourais la ville à pied...j'avais immédiatement repéré le Bazar et ses marchands de tapis, j'ai mis la dizaine de jours de mon séjour à y marchander et je suis finalement parti avec trois magnifiques tapis de prière que je conserve encore à Paris et Bayonne, orientés vers la Mecque. J'avais aussi repéré, grâce à Sonia, qui s'y rendait souvent, l'énorme camp de réfugiés afghans, et j'y allais faire un tour muni de mon appareil photo. J'ai rapidement eu pour amis une bande de jeunes talebe (étudiants dans la plupart des langues arabes, turques ou persanes) destinés sans doute à devenir Talibans postérieurement. Ils étaient très accueillants et étonnés de me voir traîner là, mais nos conversations restèrent laconiques, aucune lingua franga n'ayant pu être trouvée...



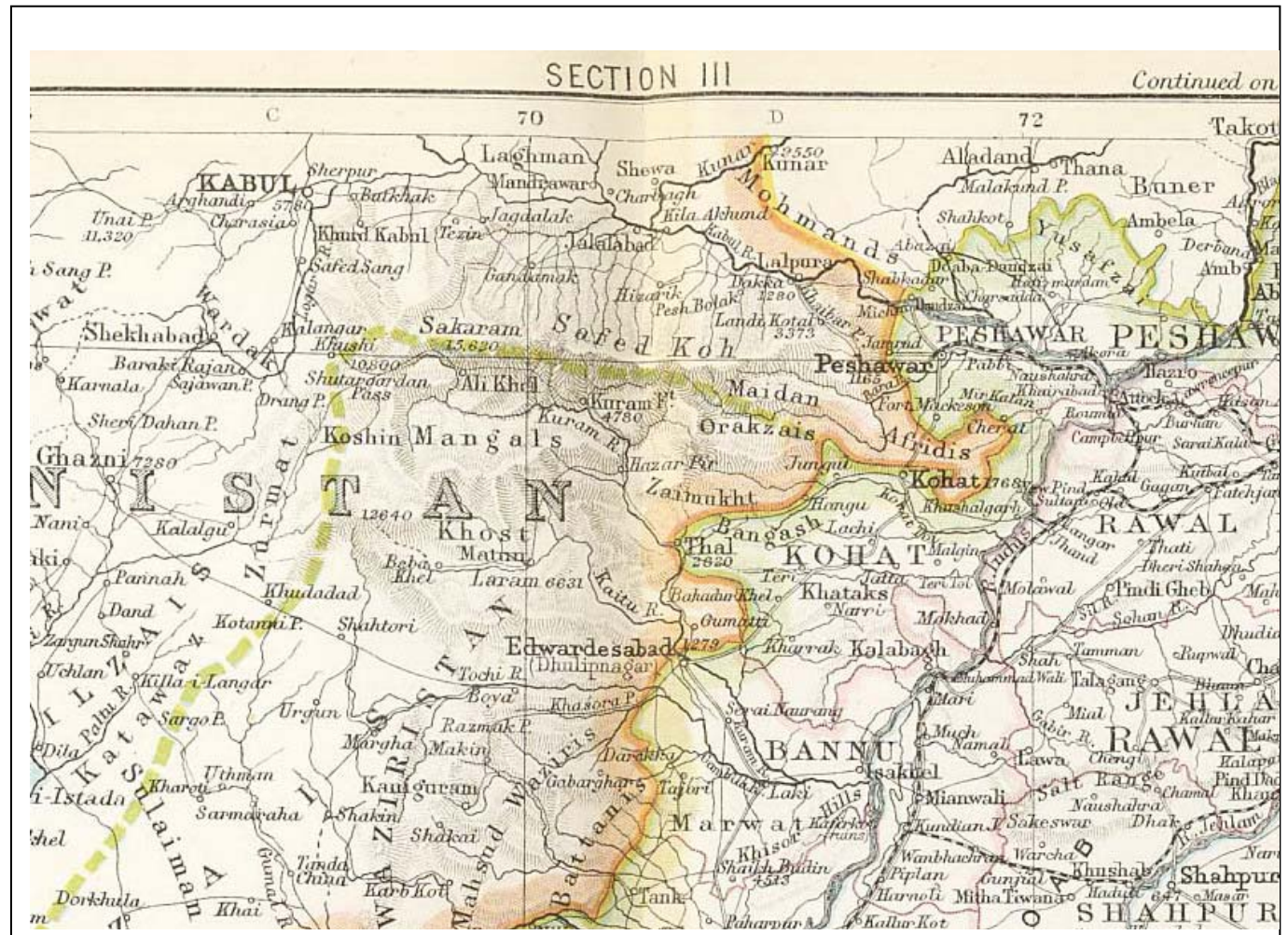
Quelques souvenirs aussi de l'Empire Britannique et de la Reine Victoria Impératrice des Indes et notamment cette étonnante caserne qui abrite les quartiers généraux des scouts de la frontière.



Les Tribal Lands

C'est le moment de parler de la curieuse géopolitique locale de ce coin de paradis sur terre – paradis des trafiquants et marchands de canons en tout genre – que je découvrais à cette occasion.

Les « scouts de la frontière » ce sont les troupes pakistanaises, héritées de l'Empire Britannique et chargées de le défendre contre les envahisseurs de l'ouest, entendez les afghans. Mais alors pourquoi placer la première ligne à Peshawar et non pas à la Khyber Pass une centaine de kilomètres à l'ouest où se trouve la frontière officielle entre Afghanistan et Pakistan ? La belle carte ci-contre, qui date de l'Empire des Indes, y répond partiellement. On notera que la carte éditée à l'occasion d'une des trois guerres afghanes du XIX^e et du début de XX^e siècle hésite sur le positionnement de la frontière et mentionne déjà le Waziristan, autrement dit nos Tribal Lands d'aujourd'hui. C'est que l'Angleterre n'a jamais conquis l'Afghanistan et que de guerre lasse elle a réduit ses coups de crayons vers l'ouest en créant ces zones soi-disant gérées par les tribus à défaut de pouvoir être occupées par eux-mêmes. D'ailleurs personne n'a jamais occupé l'Afghanistan surtout dans ses parties montagneuses, ni les Anglais, ni les Russes, ni les Américains qui se contentent de semer leurs tapis de bombes avec une précision telle qu'ils atteignent les villages « amis » au lieu des formations « ennemies », ni nos braves soldats qui ne font vraiment



pas le poids contre un Afghan déterminé. Feu le commandant Massoud, symbole de la résistance afghane et farouche opposant aux Talibans dans sa vallée du Panchir aurait pu leur éviter le voyage⁸.

Le mari de Sonia se rendait en Afghanistan toutes les semaines, il traversait les Tribal Lands en accord avec ses occupants, passait le col du Khyber et descendait sur Jalalabad. Il disait beaucoup de bien des Talibans qui n'avaient pas encore pris le pouvoir, je n'ai pas bien compris pourquoi et il a finalement du déchanter puisqu'il a cessé toute activité en territoire afghan après leur prise de pouvoir. Je lui demandais si je pouvais l'accompagner un jour ou deux, mais il n'a pas voulu prendre le risque, il connaissait bien tous les acteurs sur la route, mais ne voulait pas semer le trouble. Il me proposa néanmoins de faire un petit tour juste après la « frontière », qui n'en est théoriquement pas une, mais qui semble infiniment mieux gardée que la vraie. J'ai donc eu tout loisir de faire mes emplettes de l'autre côté. Comme au Bazar les kiosques sont spécialisés, mais ici point de tapis, sauf peut-être ceux, constitués de bombes, qui permettent aux américains de se défouler sur les villageois du cru. Par contre kalachnikov et lances roquettes à foisons, matériel russe, israélien et surtout de production locale dans les nombreuses usines artisanales qui peuplent les Tribal Lands. D'autres spécialistes offrent de la drogue sous toutes ses formes, des longues pâtes noires d'opium sont exposées et chacun vante dans un anglais coloré sa marchandise. J'ai beaucoup hésité à faire l'acquisition d'un joli petit fusil mitrailleur aux couleurs chatouillantes, dont le vendeur m'aurait volontiers fait la démonstration si je l'avais demandé, mais j'ai finalement renoncé, me voyant mal à Roissy expliquer au douanier que c'était un élément de décoration pour le salon.

Mon bref séjour touristique dans les Tribal Lands terminé je retournais chez mes hôtes et les invitais pour le soir même à dîner dans le meilleur restaurant de la ville en utilisant la ligne de crédit qu'Anne Marie m'avait ouverte pour sortir son fils adoré du guêpier dans lequel il s'était fourré.

Quelques propos irrévérencieux sur l'Islam

Al-Ilāh, (« le Dieu ») en Arabe, est la contraction de l'article ال (al), qui est l'équivalent de notre article « le », et de إله (ilāh), qui signifie « (un) dieu » ou « divinité ». C'est dire que les occidentaux qui humanisons Allāh comme nous personnalisons « Dieu...le père »...puisque'il a un fils, sommes loin de comprendre la logique musulmane – au moins celle des sunnites – qui refusent toute représentation de Dieu (et par extension toute représentation de la vie humaine) et qui refusent même de le nommer, puisqu'il est simplement la divinité.

⁸ Cf les belles pages que ma sœur Claudine à écrites sur le sujet dans ses Chroniques Afghanes.

La conservatrice du musée, interrogée sur l'existence du tableau, nous offre un large sourire, un peu gêné, puis nous conduit devant un mur où un double rideau cache un tableau, elle tire un cordon et le chef d'œuvre d'Achille Zo apparaît. Il avait été caché en prévision de visites des enfants des écoles qui devaient avoir lieu dans la semaine...Convenez avec moi que la pudibonderie bayonnaise date un peu !

Je ferme donc la parenthèse en tirant sur l'autre cordon et j'espère qu'elle ne me vaudra pas à mon tour quelque fatwa pour irrévérence sacrilège.

François Ducos

Tracy-sur-Loire, septembre 2008